Regnard, Jean Francois
Le legataire universel

LF
R339Kx
.2
ROBA

Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/lelgataireuniver00regn

On trouve à Avignon, chez les Freres Bonnet, Imprimeurs, Libraires, vis-à-vis le Puits des Bœufs, un assortiment de Pieces de Théâtre, imprimées dans le même goût.

LF
R339KX.2

LE LÉGATAIRE UNIVERSEL,

COMÉDIE.

EN VERS ET EN CINQ ACTES.

NOUVELLE ÉDITION.

[Jean François Regnard]

390475
22.3.41

A PARIS,
Chez RUAULT, Libraire
rue de la Harpe.

M. DCC. LXXVII.

ACTEURS.

GÉRONTE, oncle d'Eraſte.

ÉRASTE, Amant d'Iſabelle.

Mad. ARGANTE, mere d'Iſabelle.

ISABELLE, fille de Mad. Argante.

LISETTE, Servante de Géronte.

CRISPIN, Valet d'Eraſte.

M. CLISTOREL, Apoticaire.

M. SCRUPULE, } Notaire.
M. GASPARD, }

UN LAQUAIS,

La Scéne eſt à Paris, chez Mr. Géronte.

LE
LÉGATAIRE
UNIVERSEL,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, CRISPIN.

LISETTE.

BOn jour, Crispin, bon jour.

CRISPIN.

Bon jour, Belle Lisette.
Mon maître toujours plein du soin qui l'inquiéte,
M'envoie à ton lever, zélé collateral,
Savoir comment son oncle a passé la nuit.

LISETTE.

Mal.

CRISPIN.

Le bon homme chargé de fluxions, d'années,
Lutte depuis long-tems contre les destinées,
Et pare de la mort le trait fatal en vain,
Il n'évitera pas celui du Médecin.
Il garde le dernier, & ce corps cacochime
Est à son art fatal dévoué pour victime.
Nous prévoyons dans peu qu'un petit ou grand deuil
Etendra de son long Géronte en un cercueil.
Si mon maître pouvoit être fait légataire,

Je ferois de bon cœur les frais du luminaire.

LISETTE.

Un reméde par moi lui vient d'être donné,
Tel que l'Apoticaire en avoit ordonné.
J'ai cru que ce ſeroit le dernier de ſa vie,
Il eſt tombé ſur moi deux fois en létargie,

CRISPIN.

De ſes bouillons de bouche, & des poſtérieurs,
Tu prends ſoin?

LISETTE.

De ma main il les trouve meilleurs,
Auſſi ſans me targuer d'une vaine ſcience,
J'entends ce métier-là mieux que fille de France.

CRISPIN.

Peſte, le beau talent! Tu te fais bien payer,
Je crois, de tous les ſoins qu'il te fait employer.

LISETTE.

Il ne me donne rien; mais j'ai pour récompenſe
Le droit de lui parler avec toute licence.
Je lui dis à ſon nez des mots aſſez piquans;
Voilà tous les profits que j'ai depuis cinq ans.
C'eſt le plus ladre vert qu'on ait vû de la vie,
Je ne puis exprimer où va ſa vilenie.
Il trouve tous les jours dans ſon fecond cerveau
Quelque trait d'avarice admirable & nouveau.
Il a pour Médecin pris un Apoticaire
Pas plus haut que ma jambe, & de taile ſommaire:
Il croit qu'étant petit, il lui faut moins d'argent,
Et qu'attendu ſa taille, il ne paira pas tant.

CRISPIN.

S'il eſt court, il fera de très-longues parties.

LISETTE.

Mais dans ſon teſtament ſes graces départies,
Doivent me raquiter de ſon avare humeur;
Ainſi je renouvelle avec ſoin mon ardeur.

CRISPIN.

Il fait ſon teſtament?

LISETTE.

Dans peu de tems j'eſpere;
Y voir coucher mon nom en riche caractère.

CRISPIN.

C'eſt très-bien eſpérer, j'eſpére bien encor
Y voir auſſi coucher le mien en lettre d'or.

LISETTE.

Tout beau, l'ami, tout beau: l'on diroit à t'entendre
Qu'à la ſucceſſion tu peux auſſi prétendre
Déjà ne ſont-ils pas aſſez de concurrens,
Sans t'aller mettre encore au rang des aſpirans!
Il a tant d'héritiers, le bon Seigneur Géronte,
Il en a tant & tant que par fois j'en ai honte.

Des oncles, des neveux, des niéces, des couſins,
Des arriéres-couſins remués de germains :
J'en comptai l'autre jour en lignes paternelles,
Cent ſept mâles vivans, juge encor des femelles.

CRISPIN.

Oui, mais mon maître aſpire à la plus groſſe part.
J'en pourrois bien auſſi tirer ma cotte-part.
Je ſuis un peu parent, & tiens à la famille.

LISETTE.

Toi ?

CRISPIN.

Ma premiere femme étoit aſſez gentille.
Une Bretonne vive, & coquette ſur-tout,
Qu'Eraſte, que je ſers, trouvoit fort à ſon goût.
Je crois comme toujours il fut aimé des Dames,
Que nous pourrions bien être allié par les femmes ;
Et de Monſieur Géronte, il s'en faudroit bien peu,
Que par-là je ne fuſſe un arriere-neveu.

LISETTE.

Oui-dà, tu peux paſſer pour parent de campagne,
Ou pour neveu ſuivant la mode de Brétagne.

CRISPIN.

Mais raillerie à part, nous avons grand beſoin
Qu'à faire un teſtament Géronte prenne ſoin.
Si mon maître, *primò*, n'eſt nommé légataire,
Le reſte de ſes jours il ſera maigre chere.
Secundò, quoiqu'il ſoit diablement amoureux,
Madame Argante, avant de couronner ſes feux,
Et de le marier à ſa fille Iſabelle,
Veut qu'un bon teſtamment bien ſûr & bien fidéle
Faſſe ledit neveu légataire de tout ;
Mais ce qui doit le plus être de notre goût,
C'eſt qu'Eraſte nous fait trois cents livres de rente,
Si nous réuſſiſſons au gré de ſon attente.
Ce don de notre hymen formera les liens ;
Ainſi tant de raiſons ſont autant des moyens
Que j'emploie à prouver qu'il eſt très-néceſſaire
Que le ſuſdit neveu ſoit nommé légataire :
Et je conclus enfin qu'il faut conjointement
Agir pour arriver au ſuſdit teſtament.

LISETTE.

Comment diable ! Criſpin ; tu plaide comme un ange.

CRISPIN.

Je le crois ; mon talent te paroît-il étrange ?
J'ai brillé dans l'Etude avec aſſez d'honneur,
Et l'on m'a vû trois ans clerc chez un Procureur.
Sa femme étoit jolie, & dans quelques affaires
Nous jugions à huit clos de petits commiſſaires.

LISETTE.

La boutique étoit bonne. Hé pourquoi la quitter ?

CRISPIN.

L'époux un peu jaloux m'en a fait déserter
Un Procureur n'eſt pas un homme fort traitable.
Sur ſa femme il m'a fait des chicanes du diable.
J'ai batailé, ma foi, deux ans ſans en ſortir ;
Mais je fus à la fin contraint de déguerpir.

SCÈNE II.

ERASTE, CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

MAis mon maître paroît.

ERASTE.

Ah ! Te voilà, Liſette
Guéris-moi, ſi tu peux, du ſoin qui m'inquiette.
Hé bien ! Mon oncle eſt-il en état d'être vû !

LISETTE.

Ah ! Monſieur, depuis hier il eſt encore dechû ;
J'ai cru que cette nuit ſeroit ſa nuit derniere,
Et que je fermerois pour jamais ſa paupiere.
Les lettres de répi qu'il prend contre la mort.
Ne lui ſerviront guères, où je me trompe fort.

ERASTE.

Ah, ciel ! que dis-tu là ?

LISETTE.

C'eſt la vérité pure.

ERASTE.

Quel que ſoit mon eſpoir, je ſens que la nature
Excite dans mon cœur de triſtes ſentimens.

CRISPIN.

Je ſentis autrefois les mêmes mouvemens,
Quand ma femme paſſa les rives du Cocyte,
Pour aller en bateau rendre aux défunts viſite,
J'en avois dans le cœur un plaiſir plein d'appas,
Comme tant de maris l'auroient en pareil cas ;
Cependant la nature, excitant la triſteſſe,
Faiſoit quelque conflit avec que l'allegreſſe,
Qui par certains reſſorts & mêlanges confus,
Combattoient tour à tour & prenoient le deſſus ;
Enſorte que l'eſpoir... la douleur légitime...
L'amour... on ſent cela bien mieux qu'on ne l'exprime,
Mais ce que je puis dire, en vous accuſant vrai,
C'eſt que tout à la fois j'étois & triſte & gai.

ERASTE.

Je reſſens pour mon oncle une amitié ſincere,
Je donne dans ſon ſens en tout pour lui complaire ;
Quoi qu'il diſe, ou qu'il faſſe, ayant le droit ou non,
Je conviens avec lui qu'il a toujours raiſon.

LISETTE.

Il faut que le vieillard ſoit mal dans ſes affaires,
Puiſqu'il m'a commandé d'aller chez deux Notaires;

CRISPIN.

Deux Notaires, hélas! Cela me fend le cœur.

LISETTE.

C'eſt pour inſtrumenter avec que plus d'honneur.

ERASTE.

Hé; Dis-moi, mon enfant, en pleine confidence,
Puis-je, ſans me flatter former quelque eſpérance?

LISETTE.

Elle eſt très-bien fondée, & depuis quelques jours
Avec Madame Argante il tient certains diſcours,
Où l'on parle tout bas de legs, de mariage;
Je n'ai de leur deſſein rien appris davantage.
Votre maîtreſſe eſt miſe auſſi dans l'entretien;
Pour moi, je crois qu'il veut vous laiſſer tout ſon bien,
Et vous faire épouſer Iſabelle.

ERASTE.

Ah! Liſette,
Que tu flattes mes ſens! Que ma joie eſt parfaite?
Ce n'eſt point l'intérêt qui m'anime aujourd'hui,
Un Dieu beaucoup plus fort & plus puiſſant que lui,
L'amour, parle en mon cœur, la charmante Iſabelle
Eſt de tous mes deſirs une cauſe plus belle,
Et pour le teſtament me fait faire des vœux...

LISETTE.

L'amour & l'intérêt ſeront contens tous deux.
Seroit-il juſte auſſi qu'un ſi bel héritage
De cent cohéritiers devint le ſot partage?
Verrois-je d'un œil ſec déchirer par lambeaux
Par tant de campagnards, des pieds-plats, de nigaux,
Une ſucceſſion qui doit, par parenthéſe,
Vous rendre un jour heureux, & nous mettre à notre aiſe;
Car vous ſavez, Monſieur...

ERASTE.

Va tranquiliſe-toi,
Ce que j'ai dit, eſt dit, repoſe-toi ſur moi.

LISETTE.

Si votre oncle vous fait le bien qu'il ſe propoſe,
Sans trop vanter mes ſoins, j'en ſuis un peu la cauſe;
Je lui dis tout les jours qu'il n'a point de neveux,
Plus doux, plus complaiſans, ni plus reſpectueux,
Non par l'eſpoir du bien que vous pouvez attendre,
Mais par un naturel & délicat & tendre.

CRISPIN.

Que cette fille-là connoît bien votre cœur!
Vous ne ſauriez, ma foi, trop payer ſon ardeur.
Je dois dans peu de temps contracter avec elle;
Regardez-la, Monſieur, elle eſt & jeune & belle,

N'allez pas en uſer comme de l'autre, non !

LISETTE.

Monſieur Géronte vient, il faut changer de ton ;
Je n'ai point eu le tems d'aller chez les Notaires.
Toi, qui m'as trop long-tems parlé de tes affaires ;
Va vîte, cours, dis-leur qu'ils ſoient prêts au beſoin.
L'un s'appelle Gaſpard, & demeure à ce coin,
Et l'autre un peu plus bas, & ſe nomme Scrupule.

CRISPIN.

Voilà pour un Notaire un nom bien ridicule.

SCÈNE IX.

GÉRONTE, ERASTE, LISETTE, UN LAQUAIS.

GÉRONTE.

AH ! bon jour mon neveu.

ERASTE.

Je ſuis en vérité
Charmé de vous revoir en meilleure ſanté ;
De grace aſſeyez-vous.

LE LAQUAIS, *apporte une chaiſe.*

ERASTE.

Ote donc cette chaiſe,
Mon oncle en ce fauteuil ſera plus à ſon aiſe.

LE LAQUAIS, *ôte la chaiſe, apporte un fauteuel & fort.*

GÉRONTE.

J'ai cette nuit, été ſecoué comme il faut,
Et je viens d'eſſuyer un dangereux aſſaut ;
Un pareil, à coup sûr, emporteroit la place.

SCENE IV.

GÉRONTE, ERASTE, LISETTE.

ERASTE.

VOus voilà beaucoup mieux, & le ciel par ſa grace,
Pour vos jours en péril nous permet d'eſpérer ;
Il faut préſentement ſonger à réparer
Les déſordres qu'à pu cauſer la maladie,
Vous faire déſormais un régime de vie,
Prendre des bons bouillons ; de furs confortatifs,
Nettoyer l'eſtomac par des bons purgatifs,
Enfin ne vous laiſſer manquer de nulles choſes.

GÉRONTE.

GÉRONTE.

Oui, j'aimerois assez ce que tu me proposes ?
Mais il faut tant d'argent pour se faire soigner:
Que puisqu'il faut mourir autant vaut l'épargner
Ces porteurs de séringue ont pris des airs si rogues !...
Ce n'est qu'au poids de l'or qu'on achete leurs drogues.
Qui pourroit s'en passer, & mourir tout d'un coup,
De son vivant, sans doute, épargneroit beaucoup.

ERASTE.

Oui, vous avez raison, c'est une tyrannie,
Mais je ferai les frais de votre maladie.
La santé dans le monde étant le premier bien,
Un homme de bon sens n'y doit ménager rien,
De vos maux négligés vous guérirez sans doute.
Tâchons à réparer vos forces, quoi qu'il coûte.

GERONTE.

C'est tout argent perdu dans cette occasion,
La maison ne vaut pa la réparation.
Je veux mon cher neveu, mettre ordre à mes affaires,
As-tu dit qu'on allât me chercher deux Notaires ?

LISETTE.

Oui, Monsieur, & dans peu vous les verrez ici.

GERONTE.

Et dans peu vous saurez mes sentimens aussi,
Je veux en bon parent vous les faire connoître.

ERASTE.

Je me doute à-peu-prés de ce que ce peut être.

GERONTE.

J'ai des collateraux.

LISETTE.

Oui vraiment, & beaucoup.

GERONTE.

Qui d'un regard avide, & d'une dent de loup,
Dans le fond de leur cœur dévorent par avance
Une succession qui fait leur esperance.

ERASTE.

Ne me confondez pas, mon oncle, s'il vous plaît,
Avec de tels parens.

GERONTE.

Je sais ce quil en est.

ERASTE.

Votre santé me touche, & me plaît davantage,
Que tout l'or qui pourroit me tomber en partage.

GERONTE.

J'en suis persuadé. Je voudrois me venger
D'un vain tas d'héritiers & les faire enrager,
Choisir une personne honnête & qui me plaise,
Pour lui laisser mon bien & la mettre à son aise.

ERASTE.

Vous devez là-dessus suivre votre desir.

LISETTE.

Non, je ne comprends pas de plus charmant plaisir
Que de voir d'heritiers une troupe affligée,
Le maintien interdit, & la mine allongée,
Lire un long testament, où pâles; étonnés,
On leur laisse un bon soir avec un pied de nez;
Pour voir au naturel leur tristesse profonde,
Je reviendrois, je crois: exprès de l'autre monde.

GERONTE.

Quoique déjà je sois atteint & convaincu,
Par les maux que je sens, d'avoir long-tems vécu,
Quoiqu'un sable brûlant cause ma néphrétique,
Que j'endure les maux d'une âcre sciatique,
Qui, malgré le baton que je porte en tout lieu,
Fait souvent qu'en marchant je dissimule un peu,
Je suis plus vigoureux que l'on ne s'imagine,
Et je vois bien des gens se tromper à ma mine.

LISETTE.

Il est des certains jours de barbe, où, sur ma foi,
Vous ne paroissez pas plus malade que moi.

GERONTE.

Est-il vrai?

LISETTE.

Dans vos yeux un certain éclat brille.

GERONTE.

J'ai toujours reconnu du bon dans cette fille.
Je veux pourtant songer à mettre ordre à mon bien
Avant qu'un prompt trépas m'en ôte le moyen.
Tu connois & tu vois par fois Madame Argante?

ERASTE.

Oui: dans ses procédés elle est toute charmante.

GERONTE.

Et sa fille Isabelle, euh: la connois-tu?

ERASTE.

Fort.
C'est une fille sage, & qui charme d'abord.

GERONTE.

Tu conviens que le Ciel a versé dans son ame
Les qualités qu'on doit chercher en une femme?

ERASTE.

Je ne vois point d'objet plus digne d'aucun vœux,
Ni une fille plus propre à rendre un homme heureux.

GERONTE.

Je m'en vais l'épouser.

ERASTE.

Vous, mon oncle?

GERONTE.

Moi-même.

ERASTE.

J'en ai, je vous l'avoue, une allegresse extrême,

LISETTE.

Miſéricorde ! Hélas, Ah, ciel, aſſiſtez-nous !
De quelle malheureuſe allez-vous être époux ?

GERONTE.

D'Iſabelle, en ce jour ; & par ce mariage,
Je lui donne à ma mort, tout mon bien en partage,

ERASTE.

Vous ne pouvez mieux faire & j'en ſuis très-content ;
Je voudrois, comme vous, en pouvoir faire autant.

LISETTE.

Quoi ! vous, vieux & caſſé ; fiévreux, épileptique,
Paralitique, étique, aſmatique, hydropique,
Vous voulez de l'hymen allumer le flambeau,
Et ne faire qu'un ſaut de la nôce au tombeau ?

GERONTE.

Je ſais ce qu'il me faut, apprenez, je vous prie,
Que même ma ſanté veut que je me marie ;
Je prends une compagne, & de qui tous les jours
Je pourrai dans mes maux tirer de grands ſecours.
Que me ſert-il d'avoir une avide cohorte
D'héritiers, qui toujours veille & dort à ma porte ?
De gens qui furetant les clefs du coffre fort.
Me détendront mon lit peut-être avant ma mort !
Une femme au contraire, à ſon devoir fidelle,
Par des ſoins conjugaux me marquera ſon zéle,
Et de ſon chaſte amour recueillant tout le fruit,
Je me verrai mourir en repos & ſans bruit.

ERASTE.

Mon oncle parle juſte, & ne ſauroit mieux faire,
Que de ſe ménager au ſecours néceſſaire.
Une femme œconome & pleine de raiſon
Prendra ſeule le ſoin de toute la maiſon.

GERONTE, *l'embraſſant.*

Ah ! le joli garçon ! Aurois-je dû m'attendre
Qu'il eut pris cette affaire ainſi qu'on lui voit prendre ?

ERASTE.

Votre bien ſeul m'eſt cher.

GERONTE.

Va, tu n'y perdras rien,
Quoi qu'il puiſſe arriver, je te ferai du bien ;
Et tu ne ſeras pas fruſtré de ton attente.

SCENE V.

UN LAQUAIS, GERONTE, ERASTE, LISETTE.

GERONTE.

MAis quelqu'un vient ici.

LE LAQUAIS.

Monsieur, Madame Argante;
Et sa fille sont-là.

ERASTE.

Je vas les amener. (*Il sort.*)

SCENE VI.

GERONTE, LISETTE, LE LAQUAIS.

GERONTE, *à Lisette.*

Mon chapeau, ma perruque.

LISETTE.

On va vous les donner.
Les voilà.

GERONTE.

Ne vas pas leur parler, je te prie,
Ni de mon lavement, ni de ma léthargie.

LISETTE.

Elles ont toutes deux bon nez, dans un moment
Elles le sentiront de reste assurément.

SCENE VII.

Mme. ARGANTE, ISABELLE, GERONTE, ERASTE, LISETTE, LE LAQUAIS.

Mme. ARGANTE.

Nous avons ce matin appris de vos nouvelles,
Qui nous ont mis pour vous en des peines mortelles;
Vous avez, ce dit-on, très-mal passé la nuit.

GERONTE.

Ce sont mes héritiers qui font courir ce bruit.
Ils me voudroient déja voir dans la sépulture.
Je ne me suis jamais mieux porté, je vous jure.

ERASTE.

Mon oncle a le visage ou du moins peu s'en faut:
D'un galant de trente ans.

LISETTE, *à part.*

Oui, qui mourra bien-tôt.

GERONTE.

Je serois bien malade, & plus qu'à l'agonie,
Si des yeux aussi beaux ne me rendoient la vie.

Mme. ARGANTE.

Ma fille, en ce moment, vous voyez devant vous
Celui que je vous ai destiné pour époux.

GERONTE.

Oui, Madame, c'eſt (vous pour le moins je m'en flatte,)
Qui guérirez mes maux ; mieux qu'un autre Hypocrate,
Vous êtes pour mon cœur comme un julep futur,
Qui doit le nettoyer de ce qu'il a d'impur ;
Mon hymen avec vous eſt un ſûr émétique,
Et je vous prends pour mon dernier topique.

ISABELLE.

Je ne ſais pas, Monſieur, pourquoi vous me prenez ;
Mais ce choix m'interdit, & vous me ſurprenez.

Mme. ARGANTE.

Monſieur, vous épouſant vous fait un avantage,
Qui doit faire oublier & ſes maux & ſon âge,
Et vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.

ISABELLE.

Madame, le devoir m'y fera conſentir ;
Mais peut-être Monſieur, par cette loi ſévére,
Ne trouvera pas en moi ce qu'il eſpére.
Je ſais ce que je ſuis, & le peux que je vaux,
Pour être, comme il dit, un remède à ſes maux ;
Il ſe trompe bien fort ; s'il prétend ſur ma mine
Devoir trouver en moi toute la Médecine ;
Je connois bien mes yeux, ils ne feront jamais
Une ſi belle cure & de ſi grands effets.

ERASTE.

Au pouvoir de ces yeux je rend plus de juſtice.

GERONTE.

Au feu que je reſſens ſi l'amour eſt propice,
Avant qu'il ſoit neuf mois, ſans trop me ſignaler,
Tous mes colatéraux auront à qui parler ;
Dans le monde on ſaura, dans peu de mes nouvelles.

LISETTE, *à part.*

Ah ! Par ma foi, je crois qu'il en fera de belles.
(*haut.*)
Si le diable vous tente & vous veut marier,
Qu'il cherche un autre objet pour vous apparier.
Je m'en rapporte à vous ; Madame eſt vive & belle,
Il lui faut un époux qui ſoit auſſi vif qu'elle,
Bien fait, & de bon air, qui n'ait pas vingt-cinq ans ;
Vous, vous êtes majeur, & depuis très-long-tems.
A votre âge, doit-on parler de mariages ?
Employez le Notaire à de meilleurs uſages.
C'eſt un bon teſtament ; un teſtament, morbleu
Bien fait, bien cimenté, qui doit vous tenir lieu
De tendreſſe, d'amour, de deſir, de ménage.
De femme, de contrat, d'enfans, de mariage.
J'ai parlé, je me tais.

GERONTE.

Vraiment, c'eſt fort bien fait :

LISETTE.

La raiſon.

GERONTE *à Mme. Argante & à Iſabelle.*

De ſes airs ne ſoyez point bleſſées,
Elle me dit par fois librement ſes penſées ;
Je le ſouffre en faveur de quelques bons talens.

LISETTE.

Je ne ſais ce que c'eſt que de flatter les gens.

ERASTE.

Vous avez très-grand tort de parler de la ſorte ;
Je voudrois me porter comme Monſieur ſe porte,
Il veut ſe marier ; & n'a-t-il pas raiſon
D'avoir un héritier, s'il peut, de ſa façon ?
Quoi refuſera-t-il une aimable perſonne,
Que ſon heureux deſtin lui réſerve & lui donne ?
Ah ! Le ciel m'eſt témoin ſi je voudrois jamais
De ſort plus glorieux pour combler mes ſouhaits !

ISABELLE.

Vous me conſeillez donc de conclure l'affaire.

ERASTE.

Je crois qu'en vérité vous ne ſauriez mieux faire ?

ISABELLE.

Vos conſeils amoureux & vos rares avis,
Puiſque vous le voulez, Monſieur, ſeront ſuivis.

Mme. ARGANTE.

Ma fille ſait toujours obéir quand j'ordonne.

ERASTE.

Oui, je vous ſoutiens, moi, qu'une jeune perſonne,
Malgré ſa répugnance & l'orgueil de ſes ſens,
Doit ſuivre aveuglement le choix de ſes parens ;
Et mon oncle après-tout, n'a pas un ſi grand âge,
A devoir renoncer encore au mariage,
Et ſoixante & huit ans, eſt-ce un ſi grand déclin,
Pour....

GERONTE.

Je ne les aurai qu'à la ſaint Jean prochain.

LISETTE.

Il a ſouffert le choc de deux apoplexies,
Qui ne ſont, par bonheur que deux paralyſies ;
Et tous les Médecins qui connoiſſent ſes maux,
Ont juré Gallien, qu'à ſon retour des eaux,
Il n'auroit ſûrement ni goutte, ni ſciatique,
Ni gravelle, ni point, ni toux, ni néphrétique.

GERONTE.

Ils m'ont même aſſuré que dans fort peu de tems,
Je pourrois de mon chef avoir quelques enfans

LISETTE.

Je ne ſuis Médecin non plus qu'Apoticaire,
Et je jugerois, moi, cependant du contraire.

GERONTE, *bas à Liſette.*

Liſette, le reméde agit à certain point.

LISETTE.

En dussiez-vous crever, ne le témoignez point.

ERASTE.

Mon oncle, qu'avez-vous, vous changez de visage ;

GERONTE.

Mon neveu, je n'y puis résister davantage.
Ah ! ah !... Madame, il faut que je vous dise adieu,
Certain devoir pressant m'appelle en certain lieu.

Me. ARGANTE.

De peur d'incommoder, nous vous cédons la place.

GERONTE.

Eraste, conduit les. Excusez-moi de grace,
Si je ne puis rester plus long-tems avec vous.

(Il s'en va avec son Laquais.)

SCENE VIII.

Me ARGANTE, ISABELLE, ERASTE, LISETTE

LISETTE, *à Isabelle*,

Madame, vous voyez le pouvoir de vos coups,
Un seul de vos regards d'un mouvement facile,
Agite plus d'humeur, détache plus de bile
Opere plus en lui dès la premiere fois,
Que les médicamens qu'il prend depuis six mois.
O pouvoir de l'amour !

Me. ARGANTE.

Adieu, je me retire.

ERASTE.

Madame, accordez-moi l'honneur de vous conduire.

SCENE IX.

LISETTE, *seule.*

Moi, je vais là dedans vaquer à mon emploi,
Le bon homme m'attend & ne fait rien sans moi.
Pour le premier début d'une nôce conclue,
Voilà, je vous l'avoue, une belle entrêvûe.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Me. ARGANTE, ISABELLE, ERASTE.

Me. ARGANTE.

C'Eſt trop nous retenir, laiſſez-nous donc partir.

ERASTE.

Je ne puis vous quitter ni vous laiſſer ſortir,
Que vous ne me flattiez d'un rayon d'eſperance.

Me. ARGANTE.

Je voudrois vous pouvoir donner la préférence.

ERASTE.

Quoi ! vous aurez, Madame, aſſez de cruauté,
Pour conclure à mes yeux cet hymen projetté?
Après m'avoir promis la charmante Iſabelle,
Pourrai-je, ſans mourir, me voir ſéparé d'elle ?

Me. ARGANTE.

Quand je vous la promis, vous me fites ſerment
Que votre oncle en faveur de cet engagement,
Vous faiſoit de ſes biens donnation entiere:
En épouſant ma fille, il offre de le faire,
Ai-je tort?

ERASTE, *à Iſabelle.*

Vous, Madame, y conſentirez-vous ?

ISABELLE.

Aſſurement, Monſieur, il ſera mon époux:
Et ne venez-vous pas de me dire vous-même,
Qu'une fille, malgré la répugnance extrême
Qu'elle trouvoit à prendre un parti préſenté,
Devoit de ſes parens ſuivre la volonté ?

ERASTE.

Et ne voyez-vous pas que par cet artifice,
Pour rompre ſes projets je flattois ſon caprice ?
Il eſt certains eſprits qu'il faut prendre de biais,
Et que, heurtant de front, vous ne gagnez jamais !
(à Me. Argante.)
Mon oncle eſt ainſi fait. L'intérêt peut-il faire,
Que vous ſacrifiez une fille ſi chere ?

Me. ARGANTE.

Mais le bien qu'il lui fait...

ERASTE.

Donnez-moi votre foi

De rompre cet hymen, & je vous promets, moi,
De tourner aujourd'hui son esprit de maniere
Que les choses iront ainsi que je l'espére,
Et qu'il fera pour moi quelque heureux testament.

Mde. ARGANTE.

S'il le fait, ma fille est à vous absolument.
Je vais d'un mot d'écrit lui mander que son âge,
Que sa frêle santé lui répugne au mariage;
Que je serois bientôt cause de son trépas;
Que l'affaire est rompue, & qu'il n'y pense pas.

ISABELLE.

Je me fais d'obéir une joie infinie.

ERASTE.

Que mon sort est heureux! qu'il est digne d'envie!
Mais Lisette s'avance, & j'entends quelque bruit.

SCENE II.

LISETTE, Mde. ARGANTE, ISABELLE, ERASTE

ERASTE, *à Lisette.*

Comment mon oncle est-il?

LISETTE.

Le voilà qui me suit.

Mde. ARGANTE, *à Eraste.*

Je vous laisse avec lui, pour moi, je me retire.
Mais, avant de partir, je vais là-bas écrire.
Vous, de votre côté, secondez mon ardeur.

ERASTE.

Le prix que j'en attends vous répond de mon cœur.

SCENE III.

ERASTE, LISETTE.

LISETTE.

Hé bien! vous souffrirez que votre oncle, à son âge,
Fasse devant vos yeux un si sot mariage?
Qu'il vous frustre d'un bien que vous devez avoir!

ERASTE.

Hélas! ma pauvre enfant, j'en suis au désespoir.
Mais l'affaire n'est pas encore consommée.
Et son feu pourroit bien s'en aller en fumée,
La mere, en ma faveur, change de volonté,
Et va, d'un mot d'écrit entre nous concerté,
Remercier mon oncle, & lui faire comprendre

Qu'il eſt un peu trop vieux pour en faire ſon gendre.

LISETTE.

Je veux dans le complot entrer conjointement.
Et que deviendroit donc enfin le teſtament
Sur lequel nous fondons toutes nos eſpérances,
Et qui doit cimenter un jour nos alliances,
Et faire le bonheur d'Eraſte & de Criſpin?
Il faut, par notre eſprit, faire notre deſtin,
Et rompre abſolument l'hymen qu'il prétend faire.
J'en ai fait dire un mot à ſon Apothicaire;
C'eſt un petit mutin qui doit venir tantôt,
Et qui lui lavera la tête comme il faut.
Je ne veux pas reſter dans une nonchalance
Qu'il faut laiſſer aux ſots. Mais Géronte s'avance.

SCENE IV.

GERONTE, LE LAQUAIS, ERASTE, LISETTE.

GERONTE.

MA colique m'a pris aſſez mal-à-propos;
Je n'ai ſenti jamais à la fois tant de maux.
N'ont-elles point été juſtement irritées
De ce que je les ai ſi bruſquement quittées?

ERASTE.

On ſait que d'un malade on doit excuſer tout.

LISETTE.

Monſieur a fait pour vous les honneurs juſqu'au bout
Je dirai cependant qu'en entrant en matiere,
Vous n'avez pas là fait un beau préliminaire.

ERASTE.

Mon oncle fera mieux une ſeconde fois:
Suffit qu'en épouſant il ait fait un bon choix.

GERONTE.

Il eſt vrai. Cependant j'ai quelque répugnance
De ſonger, à mon âge, à faire une alliance:
Mais puiſque j'ai promis...

LISETTE.

Ne vous contraignez point;
On n'eſt pas aujourd'hui ſcrupuleux ſur ce point.
Monſieur acquittera la parole donnée.

GERONTE.

Le ſort en eſt jetté, ſuivons ma deſtinée.
Je voudrois inventer quelque petit cadeau
Qui coûtât peu d'argent, & qui parût nouveau,

ERASTE.

Repoſez-vous ſur moi des ſoins de cette fête,
Des habits, du repas qu'il faut que l'on apprête:

J'ordonne sur ce point bien mieux qu'un Médecin.

GERONTE.

Ne va pas m'embarquer dans un si grand festin.

LISETTE.

Il faut que l'abondance, avec soin répandue,
Puisse nous racquitter de votre triste vue :
Il faut entendre aussi ronfler les violons ;
Et je veux avec vous danser les cotillons.

GERONTE.

Je valois, dans mon tems, mon prix tout comme un autre.

LISETTE, *à part.*

Cela fait que bien peu vous valez dans le nôtre.

SCÆNE V.

UN LAQUAIS *de Mde. Argante.* GERONTE, ERASTE, LISETTE, LE LAQUAIS *de Geronte.*

LE LAQUAIS, *de Mde. Argante.*

MA maîtresse, qui sort dans ce moment d'ici,
M'a dit de vous donner le billet que voici.

GERONTE, *prenant le billet.*

Pour ma santé, sans doute, elles sont inquietes.
Lisons. Va me chercher, Lisette, mes lunettes.

LISETTE.

Cela vaut-il le soin de vous tant préparer ?
Donnez-moi le billet, je vais le déchiffrer.

(*Elle lit.*)

» Depuis notre entrevue, Monsieur, j'ai fait réflexion » sur le mariage proposé, & je trouve qu'il ne convient » ni à l'un ni a l'autre ; ainsi vous trouverez bon, s'il » vous plait, qu'en vous rendant votre parole, je retire » la mienne, & que je sois votre très-humble & très- » obéissante servante,

» ARGANTE.

Et plus bas,

» ISABELLE.

Vous pouvez maintenant sans que l'on vous punisse,
Vous retirer chez vous, & quitter le service ;
Voilà votre congé bien signé.

GERONTE.

Mon neveu,
Que dis-tu de cela ?

ERASTE.

Je m'en étonne peu.
Mais sans vous arrêter à cet écrit frivole,
Il faut les obliger à tenir leur parole.

GERONTE.

Je me garderai bien de suivre ton avis,
Et d'un plaisir soudain tous mes sens sont ravis.
Je ne sais pas comment, ennemis de moi-même,
Je me précipitois dans ce péril extrême :
Un fort à cet hymen m'entrenoit malgré moi,
Et point du tout l'amour.

LISETTE.

Sans jurer, je le crois.
Que diantre voulez-vous que l'amour aille faire
Dans un corps moribond, à ses feux si contraire ?
Ira-t-il se loger avec des fluxions,
Des catares, des toux, des obstructions ?

GERONTE, *au laquais de Mde. Argaete.*

Attends un peu là-bas, & que rien ne te presse ;
Je vais faire à l'instant, réponse à ta maîtresse.

LE LAQUAIS *de Mde. Argante sort.*

SCENE VI.

GERONTE, ERASTE, LISETTE, LE LAQUAIS *de Geronte.*

GERONTE.

VOyez comme je prends promptement mon parti !
De l'hymen tout d'un coup me voilà départi.

LISETTE.

Il faut chanter, Monsieur, votre nom par la ville.
Voilà ce qui s'appelle une action virille.

ERASTE.

C'étoit témérité, dans l'âge où vous voilà,
Mal-sain, fiévreux, goutteux, & pis que tout cela,
De prendre femme, & faire en un jour si célebre,
Du flambeau de l'hymen une torche funebre.

GERONTE.

Mais tu louois tantôt mon dessein & mes feux.

ERASTE.

Tantôt vous faisiez bien, & maintenant bien mieux.

GERONTE.

Puisque je suis tranquille, & qu'un conseil plus sage
Me guérit des vapeurs d'amour, de mariage,
Je veux mettre ordre au bien que j'ai reçu du Ciel,
Et faire en ta faveur un legs universel
Par un bon testament.

ERASTE.

Ah ! Monsieur, je vous prie,
Epargnez cette idée à mon ame attendrie :
Je ne puis, sans soupirs, vous ouir prononcer

Le mot de teſtament ; il me ſemble annoncer ;
Avant qu'il ſoit long-tems, le ſort qui doit le ſuivre
Et le malheur auquel je ne pourrois ſurvivre :
Je frémis, quand je penſe à ce moment cruel.

GERONTE.

Tant mieux : c'eſt un effet de ton bon naturel.
Je veux donc te nommer mon Légataire unique.
J'ai deux parens encor pour qui le ſang s'explique :
L'un eſt fils de ma ſœur, & tu ſais bien ſon nom,
Gentilhomme Normand, aſſez gueux, ce dit-on ;
Et l'autre eſt une veuve avec peu de richeſſe,
La fille de mon frere, & par ainſi ma niece,
Qui jadis dans le Maine épouſa, quoique vieux,
Certain Baron qui n'eut pour bien que ſon aïeux.
Je veux donc en faveur de l'amitié ſincere
Qu'autrefois je portois à leur pere, à leur mere,
Leur laiſſer à chacun vingt mille écus comptant.

LISETTE.

Vingt mille écus ! Le legs ſeroit exhorbitant.
Un neveux Bas-Normand, une niece du Maine,
Pour acheter chez eux des procès par douzaine,
Jouiront, pour plaider, d'un bien comme cela !
Fi ! c'eſt trop des trois quarts pour ces deux cancres-là.

GERONTE.

Je ne les vis jamais ; ce que je puis vous dire,
C'eſt qu'ils ſe ſont tous deux aviſés de m'écrire
Qu'ils vouloient à Paris venir dans peu de tems,
Pour me voir, m'embraſſer, & retourner contens,
Je crois que tu n'es pas fâché que je leur laiſſe
De quoi vivre à leur aiſe, & ſoutenir nobleſſe.

ERASTE.

N'êtes-vous pas Monſieur, maître de votre bien ?
Tout ce que vous ferez je le trouverai bien.

LISETTE.

Et moi, je trouverai mal cette derniere clauſe,
Et de tout mon pouvoir à ce legs je m'oppoſe.
Mais vous ne ſongez pas que le Laquais attend.

GERONTE.

Je vais l'expédier, & reviens à l'inſtant.

LISETTE.

Avez-vous oublié qu'une paralyſie.
S'eſt de votre bras droit depuis un mois ſaiſie,
Et que vous ne ſauriez écrire ni ſigner ?

GERONTE.

Il eſt vrai : mon neveu viendra m'accompagner ;
Et je vais lui dicter une lettre d'un ſtyle
Qui de Madame Argante échauffera la bile ;
J'en ſuis bien aſſuré. Viens Eraſte ; ſuis-moi.

ERASTE.

Vous obéir, Monſieur, eſt ma ſuprême loi.

SCENE VII.

LISETTE, *seule.*

NOs affaires vont prendre une face nouvelle,
Et la fortune enfin nous rit & nous appelle.

SCENE VIII.

CRISPIN, LISETTE.

LISETTE.

AH! te voilà Crispin! Et d'où diantre viens-tu?

CRISPIN.

Ma foi pour te servir j'ai diablement couru;
Ces Notaires sont gens d'approche difficile.
L'un n'étoit pas chez lui, l'autre étoit par la ville:
Je les ai déterrés où l'on m'avoit instruit,
Dans un jardin, à table, en un petit réduit,
Avec des Dames qui m'ont paru de bonne mine.
Je crois qu'ils passoient là quelque acte à la sourdine.
Mais dans une heure au plus ils seront ici.

LISETTE.

Bon.
Sais-tu pourquoi Géronte ici les mandoit?

CRISPIN.

Non.

LISETTE.

Pour faire son contrat de mariage.

CRISPIN.

Oh! diable!
A son âge, il voudroit nous faire un tour semblable!

LISETTE.

Pour Isabelle, un trait décoché par l'Amour
Avoit, ma foi, percé son pauvre cœur à jour;
Et, frustrant des neveux l'espérance uniforme,
Lui-même il vouloit faire un héritier en forme:
Mais le Ciel, par bonheur, en ordonne autrement.
Il pense maintenant à faire un testament
Où ton maître sera nommé son légataire.

CRISPIN.

Pour lui comme pour nous, il ne pouvoit mieux faire.
La nouvelle est trop bonne; il faut qu'en sa faveur
Je t'embrasse, & rembrasse, &, ma foi de bon cœur;
Et qu'un épanchement de joie & de tendresse,

En te congratulant ... L'amour qui m'intéreſſe ...
La nouvelle eſt charmante, & vaut ſeule un tréſor.
Il faut ; ma chere enfant, que je t'embraſſe encor.

LISETTE.

Dans tes emportemens ſois ſage & plus modeſte.

CRISPIN.

Excuſe ſi la joie emporte un peu le geſte.

LISETTE.

Mais, comme en ce bas monde il n'eſt nuls biens parfaits,
Et que tout ne va pas au gré de nos ſouhaits,
Il met au teſtament une fâcheuſe clauſe.

CRISPIN.

Et dis-moi, mon enfant, quelle eſt-elle?

LISETTE.

Il diſpoſe
De ſon argent comptant quarante mille écus,
Par deux parens lointains & qu'il n'a jamais vus.

CRISPIN.

Quarante mille écus d'argent ſec & liquide!
De la ſucceſſion voilà le plus ſolide.
C'eſt de l'argent comptant que je fais plus de cas.
Vous en aurez menti, cela ne ſera pas;
C'eſt moi qui vous le dis, mon cher Monſieur Géronte;
Vous avez fait ſans moi trop vîte votre compte.
Et qui ſont ces parens?

LISETTE.

L'un eſt Bas-Normand,
Gentilhomme, natif d'entre Falaiſe & Caen:
L'autre eſt une Baronne & veuve ſans douaire,
Qui dans le Maine fait ſa demeure ordinaire;
Plaideuſe, s'il en fut comme on m'a dit ſouvent,
Qui, de trente procès, en perd vingt-cinq par an.

CRISPIN.

C'eſt tirer du métier toute la quinteſſence.
Puiſque pour les procès elle a ſi bonne chance,
Il faut lui faire perdre encore celui-ci.

LISETTE.

L'un & l'autre bientôt arriveront ici.
Il faut, mon cher Criſpin, tirer de ta cervelle,
Comme d'un arſenal, quelque ruſe nouvelle,
Qui déporte Géronte à leur faire ce legs.

CRISPIN.

A-t-il vu quelquefois ces deux parens?

LISETTE.

Jamais.
Il a ſu ſeulement par une lettre écrite,
Qu'il viendroit à Paris pour lui rendre viſite.

CRISPIN.

Mon viſage chez vous n'eſt-il point trop connu?

LISETTE.

Géronte, tu le sais, ne t'a presque point vu ;
Et pour te dire vrai, je suis persuadée ;
Qu'il na de ta figure encore nulle idée.

CRISPIN.

Bon. Mon maître fait-il ce dangereux projet,
L'intention de l'oncle, & le tort qu'on lui fait ?

LISETTE.

Il ne le fait que trop : dans son cœur il enrage,
Et voudroit que quelqu'un détournât cet orage.

CRISPIN.

Je ferai ce quelqu'un, je te le promets bien ;
De la succession les parens n'auront rien :
Et je veux que Géronte à tel point les haïsse,
Qu'il soient déshérités, de plus, qu'il les maudisse ;
Eux & leurs descendans à perpétuité,
Et tous les rejettons de leur postérité.

LISETTE.

Quoi tu pourrois, Crispin . . .

CRISPIN.

Va, demeure tranquille ;
Le prix qui m'est promis me rendra tout facile ;
Car je dois t'épouser, si . . .

LISETTE.

D'accord . . . mais enfin . . .

CRISPIN.

Comment donc ?

LISETTE.

Tu m'as l'air d'être un peu libertin.

CRISPIN.

Ne nous reprochons rien.

LISETTE.

On sait de tes fredaines.

CRISPIN.

Nous sommes but à but ; ne sais-je point des tiennes ?

LISETTE.

Tu dois de tous côtés, & tu devras long-tems.

CRISPIN.

J'ai cela de commun avec d'honnêtes gens.
Mais enfin sur ce point à tort tu t'inquietes
Le testament de l'oncle acquittera mes dettes :
Et tel n'y pense pas qui doit payer pour moi.
Mais on vient.

LISETTE.

C'est Géronte. Adieu. Fuis, sauve-toi,
Va m'attendre là-bas : dans peu j'irai t'instruire
De ce que pour ton rôle il faudra faire & dire.

CRISPIN.

Va, va, je sai déjà tout mon rôle par cœur ;
Les gens d'esprit n'ont point besoin de précepteur.

SCENE

SCENE IX.

GERONTE, ERASTE, LISETTE.

GERONTE, *tenant une Lettre.*

JE parle en cet écrit comme il faut à la mere,
Je voudrois que quelqu'un me contât la maniere
Dont elle recevra mon petit compliment ;
Je crois qu'elle ſera ſurpriſe aſſurement.

ERASTE.

Si vous voulez ; Monſieur, me charger de la lettre
Moi-même entre ſes mains je promets de la mettre,
Et de vous rapporter ce qu'elle m'aura dit,
Et ce qu'elle aura fait en liſant votre écrit,

GERONTE.

Cela ſera-t-il bien que toi-même on te voie...

ERASTE.

Vous ne ſauriez ; Monſieur, me donner plus de joie.

GERONTE.

Dis-leur de bouches encor, qu'elles ne penſent pas
A renouer l'hymen dont je fais peu de cas.

ERASTE.

De vos intentions je ſais tout le myſtere,

GERONTE.

Que je vais à l'inſtant te nommer légataire ;
Te donner tout mon bien.

ERASTE.

Je connois leur eſprit,
Elles en créveront toutes deux de dépit.
Demeurez en repos, je ſais ce qu'il faut dire,
Et de notre entretien je reviens vous inſtruire.

SCENE X.

GERONTE, LISETTE.

GERONTE.

OUi, depuis que j'ai pris ce généreux deſſein,
Je me ſens de moitié plus léger & plus ſain.

LISETTE.

Vous avez fait, Monſieur, ce que vous deviez faire.
Mais, j'appercois quelqu'un.

SCENE XI.

M. CLISTOREL, GERONTE, LISETTE.

LISETTE.

C'Eſt votre Apothicaire, Monſieur Cliſtorel.

GERONTE, *à Cliſtorel.*

Ah! Dieu vous gard'en ces lieux,
Je ſuis, quand je vous vois, plus vif & plus joyeux,

CLISTOREL, *faché.*

Bon jour, Monſieur, bon jour.

GERONTE.

Si je m'y puis connoître,
Vous paroiſſez faché. Quoi?

CLISTOREL.

J'ai raiſon de l'être.

GERONTE.

Qui vous a mis ſi fort la bile en mouvement;

CLISTOREL.

Qui me l'a miſe?

GERONTE.

Oui.

CLISTOREL.

Vos ſottiſes...

GERONTE.

Comment?

CLISTOREL.

Je viens, vraiment, d'apprendre une belle nouvelle,
Qui me réjouit fort.

GERONTE.

Eh! Monſieur, quelle eſt-elle?

CLISTOREL.

N'avez-vous point de honte, à lâge où vous voilà,
De faire extravagance égale à celle-là?

GERONTE.

De quoi s'agit-il donc?

CLISTOREL.

Il vous faudroit encore,
Malgré vos cheveux gris, quelques grains d'ellébore.
On m'a dit par la ville, & c'eſt un fait certain,
Que de vous marier vous formez le déſſein.

LISETTE.

Quoi! ce n'eſt que cela?

CLISTOREL.

Comment donc! dans la vie

Peut-on faire de plus haute folie?

GERONTE.

Et quand cela seroit, pourquoi vous récrier,
Vous, que depuis un mois on vit remarier.

CLISTOREL.

Vraiment, c'est bien de même! Avez-vous le courage.
Et la mâle vigueur requise en mariage?
Je vous trouve plaisant! & vous avez raison
De faire avecque moi quelque comparaison!
J'ai fait quatorze enfans à ma premiere femme,
Madame Clistorel; (Dieu veuille avoir son ame!)
Et, si dans mes travaux la mort ne me surprend,
J'espére à la seconde en faire encore autant.

LISETTE.

Ce seroit très-bien fait.

CLISTOREL.

Votre corps cacochyme
N'est point fait, croyez-moi pour ce genre descrime;
J'ai lu dans Hypocrate, il n'importe en quel lieu,
Un aphorisme sûr; il n'est point de milieu:
» Tout vieillard qui prend fille alerte & trop fringuante;
» De son propre couteau sur ses jours il attente.
Virgo libidinosa senem jugulat.

LISETTE.

Quoi! Monsieur Clistorel, vous savez du latin!
Vous pourriez, dans un jour, vous faire Médecin.

CLISTOREL.

Moi! le Ciel m'en préserve, & ce sont tous des ânes,
Ou du moins les trois quarts: ils m'ont fait cent chicanes
Au procès qu'ils nous ont sottement intenté;
Moi seul j'ai fait bouquer toute la Faculté.
Ils vouloient obliger tous les Apothicaires
A faire & mettre en place eux-mêmes leurs clisteres;
Et que tous nos garçons ne fussent qu'assistans.

LISETTE.

Fi donc! ces Médecins sont de plaisantes gens?

CLISTOREL.

Il m'auroit fait beau voir, avecque des lunettes,
Faire, en jeune aprenti, ces fonctions secrettes.
C'étoit, à soixante ans, nous mettre à l'A B C.
Voyez, pour tout un Corps, quel affront c'eût été!

GERONTE.

Vous avez fort bien fait, dans cette procédure,
D'avoir jusques au bout soutenu la gageure.

CLISTOREL.

J'étois bien résolu, plutôt que de plier,
D'y manger ma boutique, & jusqu'à mon mortier.

LISETTE.

Leur dessein, en effet, étoit bien ridicule.

CLISTOREL.

Je suis, quand je m'y mets, plus têtu qu'une mule.

GERONTE.

C'est bien fait. Ces Messieurs vouloient vous offenser ;
Mais que vous ai-je fait, moi pour vous courroucer ?

CLISTOREL.

Ce que vous m'avez fait ? Vous voulez prendre femme,
Pour crever ; & moi seul j'en aurai tout le blâme.
Prendre une femme vous ! Allez, vous êtes fou.

GERONTE.

Monsieur....

CLISTOREL.

Il vaudroit mieux qu'on vous tordit le cou.

GERONTE.

Mais, Monsieur....

CLISTOREL.

Prenez-moi de bonnes médecines,
Avec de bons syrops & drogues anodines,
De bon catholicon....

GERONTE.

Monsieur....

CLISTOREL.

De bon séné,
De bon sel polychreste extrait & raffiné....

GERONTE.

Monsieur, un petit mot.

CLISTOREL.

De bon tartre émétique,
Quelque bon lavement fort & diurétique ;
Voilà ce qu'il vous faut ; mais une femme !

GERONTE.

Mais....

CLISTOREL.

Ma boutique pour vous est fermée à jamais....
S'il lui falloit....

LISETTE.

Monsieur....

CLISTOREL.

Dans un péril extrême,
Le moindre lénitif, ou le moindre apozême,
Une goute de miel ou de décoction....
Je le verrai crever comme un vieux mousqueton.
O le beau jouvenceau pour entrer en ménage !

LISETTE.

Mais, Monsieur Clistorel....

CLISTOREL.

Le plaisant mariage ?
Le beau petit mignon !

LISETTE.

Monsieur, écoutez-nous.

CLISTOREL.

Non, non, je ne veux plus de commerce avec vous.
Serviteur, ſerviteur.

SCENE XII.

GERONTE, LISETTE.

LISETTE.

Que le diable t'emporte !
Non, je ne vis jamais animal de la ſorte :
A le bien meſurer, il n'eſt pas, que je crois,
Plus haut que ſa ſeringue, & glapit comme trois.
Ces petits avortons ont tous l'humeur mutine.

GERONTE.

Il ne reviendra plus ; ſon départ me chagrine.

LISETTE.

Pour un, vous en aurez mille tout à la fois.
Un de mes bons amis, dont il faut faire choix,
Qui s'eſt fait, depuis peu, paſſer Apothicaire,
M'a promis qu'à bon prix il feroit votre affaire,
Et qu'il auroit pour vous quelque ſyrop à part,
Caſſe, ſéné, rhubarbe, & le tout de haſard,
Qui fera plus d'effet & de meilleur ouvrage
Que ce qu'on vous vendoit quatre fois davantage.

GERONTE.

Fais-le-moi donc venir.

LISETTE.

Je n'y manquerai pas.

GERONTE.

Allons nous repoſer. Liſette, ſuis mes pas.
Ce Monſieur Cliſtorel m'a tout ému la bile.

LISETTE.

Souvenez-vous toujours, quand vous ſerez tranquille.
Dans votre teſtament de me faire du bien.

GERONTE.

(*bas à part.*)
Je t'en ferai, pourvu qu'il ne m'en coûte rien.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, LISETTE.

GERONTE.

E Raſte ne vient point me rendre de réponſe.
Qu'eſt-ce que ce délai me prédit & m'annonce ?

LISETTE.

Et pourquoi, s'il vous, plaît, vous inquiéter tant ?
Suffit que vous devez être de vous content ;
Vous n'avez jamais fait rien de plus héroïque
Que de rompre un hymen auſſi tragi-comique.

GERONTE.

Je ſuis content de moi dans cette occaſion,
Et Monſieur Cliſtorel a fort bonne raiſon.
C'étoit, la pierre au cou, la tête la premiere,
M'aller précipiter au fond de la riviere.

LISETTE.

Bon ! c'étoit cent fois pis encor que tout cela.
Mais enfin tout va bien.

SCENE II.

CRISPIN, *en Gentilhomme campagnard*, GERONTE, LISETTE.

CRISPIN, *dehors, heurtant.*

H Ola, quelqu'un holà !
Tout eſt-il mort ici, laquais, valet, ſervante ?
J'ai beau heurter, crier, aucun ne ſe préſente.
Le diable puiſſe-t-il emporter la maiſon !

LISETTE.

Eh ! qui, diantre ; chez nous heurte de la façon ?
(*Elle ouvre.*)
Que voulez-vous, Monſieur ? Quel démon vous agite ?
Vient-on chez un malade ainſi rendre viſite ?
(*bas.*)
Dieu me pardonne ? c'eſt Criſpin ; c'eſt lui ma foi !

CRISPIN *à Liſette.*

Tu ne te trompe pas, ma cher enfant ; c'eſt moi.

(*haut.*)

Bon jour, bon jour, la fille. On m'a dit par la ville
Qu'un Géronte en ce lieu tenoit son domicile;
Pourroit-on lui parler ?

LISETTE.

Pourquoi non ? Le voilà.

CRISPIN, *lui secouant le bras.*

Parbleu, j'en suis bien aise. Ah ! Monsieur; touchez-là.
Je suis votre valet. ou le diable m'emporte.
Touchez-là dérechef. Le plaisir me transporte
Au point que je ne puis assez vous le montrer.

GERONTE.

Cet homme assurément pretend me démembrer.

CRISPIN.

Vous paroissez surpris autant qu'on le peut être.
Je vois que vous avez peine à me reconnoître :
Mes traits vous sont nouveaux : savez-vous bien pourquoi ?
C'est que vous ne m'avez jamais vu.

GERONTE.

Je le crois.

CRISPIN.

Mais feu Monsieur mon pere, Alexandre Choupille,
Gentilhomme Normand, prit pour femme une fille
Qui fut, à ce qu'on dit, votre sœur autrefois,
Et qui me mit au jour au bout de quatre mois.
Mon pere se fâcha de cette diligence ;
Mais un ami sensé lui dit, en confidence,
Qu'il est vrai que ma mere, en faisant ses enfans
N'observoit pas encore assez l'ordre du tems ;
Mais qu'aux femmes l'erreur n'étoit pas inouie,
Et qu'elle ne manquoit qu'à la chronologie.

GERONTE.

A la chronologie.

LISETTE.

Une femme, en effet,
Ne peut pas calculer comme un homme auroit fait

CRISPIN.

Or donc cette femelle à concevoir si prompte,
Qu'à tout considerer quelquefois j'en ai honte,
En me mettant au jour, soit disgrace ou faveur,
M'a fait votre neveu, puisqu'elle est votre sœur.

GERONTE.

Aprenez, mon neveu, si par hasard vous l'êtes,
Que vous êtes un sot, aux discours que vous faites.
Ma sœur fut sage ; & nul ne peut lui reprocher
Que jamais sur l'honneur on l'ait pu voir broncher.

CRISPIN.

Je le crois : cependant, tant qu'elle fut vivante
On tient que sa vertu fut un peu chancelante.
Quoi qu'il en soit enfin, légitime ou bâtard,

Soit qu'on m'ait mis au monde ou trop tôt ou trop tard ;
Je suis votre neveu, quoi qu'en dise l'envie,
De plus votre héritier, venant de Normandie.
Exprès pour recueillir votre succession.

GERONTE.

C'est bien fait, & je loue assez l'intention,
Quand vous en allez-vous ?

CRISPIN.

Voudriez-vous me suivre ?
Cela dépend du tems que vous avez à vivre.
Mon oncle soyez sûr que je ne partirai,
Qu'aprés vous avoir vû bien cloué, bien muré,
Dans quatre ais de sapin reposer à votre aise.

LISETTE *bas à Geronte.*

Vous avez un neveu, Monsieur, ne vous déplaise,
Qui dit ses sentimens en pleine liberté.

GERONTE, *bas à Lisette.*

A te dire le vrai, j'en suis épouvanté.

CRISPIN.

Je suis persuadé de l'humeur dont vous êtes,
Que la succession sera des plus complettes,
Que je vais manier de l'or à pleine main ?
Car vous êtes, dit-on, un avare un vilain.
Je sais que pour un sou, d'une ardeur héroique ;
Vous vous feriez fesser dans la place publique.
Vous avez dit-on même, acquis en plus d'un lieu
Le titre d'usurier & de fesse mathieu.

GERONTE.

Savez-vous, mon neveu, qui tenez ce langage,
Que si de mes deux bras j'avois encor l'usage,
Je vous ferois sortir par la fenêtre.

CRISPIN.

Moi ?

GERONTE.

Oui, vous & dans l'instant sortez.

CRISPIN.

Ah ! par ma foi,
Je vous trouve plaisant de parler de la sorte !
C'est à vous de sortir & de passer la porte.
La maison m'appartient : ce que je puis souffrir,
C'est de vous y laisser encor vivre & mourir.

LISETTE.

Ah Ciel ! quel garnement !

GERONTE, *bas.*

Où suis-je !

CRISPIN.

Allons, ma mie ;
Au bel appartement mene-moi, je te prie.
Est-il voisin du tien ? Je te trouve à mon gré ;
Et nous pourrons, la nuit, converser de plein-pied.

Bonne

Bonne chere, grand feu : que la cave enfoncée
Nous fourniſſe, à pleins brocs, une liqueur aiſée :
Fais main-baſſe ſur tout ; le bon homme a bon dos ;
Et l'on peut hardiment le ronger juſqu'aux os.
Mon oncle, pour ce ſoir, il me faut je vous prie,
Cent louis neuf comptant, en avance d'hoirie ;
Sinon, demain matin, ſi vous le trouvez bon,
Je mettrai, de ma main, le feu dans la maiſon.

GERONTE, *à part.*

Grands-Dieux ! vit-on jamais inſolence ſemblable ?

LISETTE, *bas à Géronte.*

Ce n'eſt pas un neveu, Monſieur ; mais c'eſt un diable.
Pour le faire ſortir, employez la douceur.

GERONTE.

Mon neveu, c'eſt à tort qu'avec tant de hauteur
Vous venez tourmenter un oncle à l'agonie ;
En repos laiſſez moi finir ma triſte vie,
Et vous hériterez au jour de de mon trépas.

CRISPIN.

D'accord. Mais quand viendra ce jour ?

GERONTE.

A chaque pas.
L'impitoyable mort s'obſtine à me pourſuivre ;
Et je n'ai, tout au plus, que quatre jours à vivre.

CRISPIN.

Je vous en donne ſix ; mais après ventrebleu,
N'allez pas me manquer de parole, ou, dans peu,
Je vous faits enterrer mort ou vif. Je vous laiſſe.
Mon oncle, encore un coup, tenez votre promeſſe ;
Où je tiendrai la mienne.

SCENE III.

GERONTE, LISETTE.

LISETTE.

AH quel homme voilà !
Quel neveu vos parens vous ont-ils donné là ?

GERONTE.

Ce n'eſt point mon neveu ; ma ſœur étoit trop ſage,
Pour élever ſon fils dans un air ſi ſauvage :
C'eſt un fieffé brutal, un homme des plus fous.

LISETTE.

Cependant, à le voir, il a quelque air de vous :
Dans ſes yeux, dans ſes traits, un je ne ſais quoi brille ;
Enfin, on s'apperçoit qu'il tient de la famille.

GERONTE.

Par mai foi, s'il en tient, il lui fait peu d'honneur!
Ah! le vilain parent!

LISETTE.

Et vous auriez le cœur
De laiſſer votre bien, une ſi belle ſomme,
Vingt mille écus comptant! à ce beau Gentilhomme?

GERONTE.

Moi, lui laiſſer mon bien, J'aimerois mieux cent fois.
L'enterrer pour jamais.

LISETTE.

Ma foi, je m'apperçois
Que Monſieur le neveu, ſi j'en crois mon préſage,
N'aura pas trop gagné d'avoir fait ſon voyage,
Et que le pauvre diable, arrivé d'aujourd'hui,
Auroit auſſi bien fait de demeurer chez lui.

GERONTE.

Si c'eſt ſur mon bien ſeul qu'il fonde ſa cuiſine,
Je t'aſſure déjà qu'il mourra de famine,
Et qu'il n'aura pas lieu de rire à nos dépens.

LISETTE.

C'eſt fort bien fait: il faut apprendre à vivre aux gens.
Voilà comme ſont faits tous ces neveux avides,
Qui ne peuvent cacher leur naturels perfides;
Quand ils n'aſſomment pas un oncle aſſez âgé,
Ils prétendent encor qu'il leur eſt obligé.
Mais Eraſte revient, & nous allons apprendre
Comment tout s'eſt paſſé.

SCENE IV.

ERASTE, GERONTE, LISETTE.

GERONTE.

TU te fais bien attendre.
Tu m'as abandonné dans un grand embarras.
Un malheureux neveu m'eſt tombé ſur les bras.

ERASTE.

Il vient de m'accoſter là-bas tout hors d'aleine, *
Et m'a dit en deux mots le ſujet qui l'amene.

GERONTE.

Que dis-tu de ſes airs?

* *Ce vers & les trois ſuivans devroient être ſuprimés, pour fonder la ſurpriſe d'Eraſte, à la neuvieme Scene, en reconnoiſſant Criſpin.*

ERASTE.

Je les trouve étonnans.
Il peſte, il jure, il veut mettre le feu céans.

GERONTE.

J'aurois bien eu beſoin ici de ta préſence,
Pour réprimer l'excès de ſon impertinence;
Liſette en eſt témoin.

LISETTE.

Ah! le mauvais pendard,
A qui Monſieur vouloit de ſon bien faire part!

GERONTE.

J'ai bien changé d'avis: je te donne parole
Qu'il n'aura de mon bien jamais la moindre obole.

ERASTE.

Je me ſuis acquitté de ma commiſſion,
Et tout s'eſt fait au gré de votre intention.
Votre lettre a produit un effet qui m'enchante.
On a montré d'abord une ame indifférente;
D'un faux air de mépris voulant couvrir leur jeu,
Elles me paroiſſoient s'en ſoucier fort peu:
Mais quand je leur ai dit que vous vouliez me faire
Aujourd'hui de vos biens unique légataire,
(Car vous m'avez preſcrit de parler ſur ce ton...)

GERONTE.

Oui, je te l'ai promis, c'eſt mon intention.

ERASTE.

Elles ont toutes deux témoigné de ſurpriſes
Dont elles ne ſeront de ſix mois remiſes.

GERONTE.

J'en ſuis perſuadé.

ERASTE.

Mais écoutez ceci,
Qui doit bien vous ſurprendre, & m'a ſurpris auſſi;
C'eſt que Madame Argante, aimant votre famille,
M'a propoſé, tout franc, de me donner ſa fille,
Et d'acquiter ainſi, par un commun égard,
La parole donnée & d'une & d'autre part.

GERONTE.

Et qu'as-tu ſu répondre à ces belles penſées?

ERASTE.

Que je ne voulois point aller ſur vos briſées,
Sans avoir, ſur ce point, ſur votre ſentiment,
Et, de plus, obtenu votre conſentement.

GERONTE.

Ne t'embaraſſe point encore de mariage.
Que mon exemple ici ſerve à te rendre ſage.

LISETTE.

Moi j'approuverois fort cet hymen & ce choix;
Il eſt tel qu'il le faut, & j'y donne ma voix.
Il convient à Monſieur de ſuivre cette envie,

Non à vous qui devez renoncer à la vie.

GERONTE.

A la vie ! Et pourquoi ? Suis-je mort, s'il vous plaît

LISETTE.

Je ne sais pas, Monsieur, au vrai ce qu'il en est ;
Mais tout le monde croit, à votre air triste & sombre,
Qu'errant près du tombeau, vous n'êtes plus qu'une ombre ;
Et que, pour des raisons qui vous font différer,
Vous ne vous êtes pas encor fait enterrer.

GERONTE.

Avec de tels discours & ton air d'insolence,
Tu pourrois, à la fin, lasser ma patience.

LISETTE.

Je ne sais point, Monsieur, farder la vérité,
Et dis ce que je pense avec liberté.

SCENE V.

LE LAQUAIS, GERONTE, ERASTE. LISETTE.

LE LAQUAIS.

UNe Dame, là-bas, Monsieur, avec sa suite,
Qui porte le grand deuil, vient vous rendre visite,
Et se dit votre niece.

GERONTE.

Encore des parens :

LE LAQUAIS.

La ferai-je monter ?

GERONTE.

Non, je te le défends.

LISETTE.

Gardez-vous bien, Monsieur, d'en user de la sorte ;
Et vous ne devez pas lui refuser la porte.
(au laquais.)
Va-t-en la faire entrer.

SCENE VI.

GERONTE, ERASTE, LISETTE.

LISETTE, *à Geronte.*

COntraignez-vous un peu :
La niece aura l'esprit mieux fait que le neveu.
Entre tant de parens, ce seroit bien le diable,

S'il ne s'en trouvoit pas quelqu'un de raisonnable.

SCENE VII.

CRISPIN, *en Veuve, un petit Dragon lui portant la queue*, GERONTE, ERASTE, LISETTE, LE LAQUAIS, *de Géronte.*

CRISPIN, *fait des révérences au Laquais de Géronte qui lui ouvre la porte. Le petit Dragon sort.* (*à Géronte.*)

Permettez, s'il vous plaît, que cet embrassement
Vous témoigne ma joie & mon ravissement :
Je vois un oncle enfin, mais un oncle que j'aime,
Et que j'honore aussi cent fois plus que moi-même.

LISETTE, *bas à Eraste.*

Monsieur, c'est-là Crispin. *

ERASTE, *bas à Lisette.*

C'est lui, je le sais bien;
Nous avons eu là-bas un moment d'entretien.

GERONTE, *à Eraste.*

Elle a de la douceur & de la politesse.
Qu'on donne promptement un fauteuil à ma niece.

CRISPIN, *au Laquais de Geronte.*

Ne bougez, s'il vous plaît; le respect m'interdit.
(*à Géronte, avec le ton du respect.*)
Un fauteuil près mon oncle! Un tabouret suffit.

LE LAQUAIS, *donne un tabouret à Crispin.*

GERONTE.

Je suis assez content déja de la parente.

ERASTE.

Elle fait vraiment vivre, & sa taille est charmante.

LE LAQUAIS, *donne un fauteuil à Géronte, une chaise à Eraste, un tabouret à Lisette & sort.*

* *Ce vers & le suivant sont encore à retrancher; suivant la note de la page* 34.

SCENE VIII.

GERONTE, CRISPIN *en Veuve*, ERASTE, LISETTE.

CRISPIN.

Fi donc vous vous moquez, je suis à faire peur;
Je n'avois autrefois que cela de grosseur:

Mais vous savez l'effet d'un second mariage,
Et ce que c'est d'avoir des enfans en bas âge;
Cela gâte la taille, & furieusement.

LISETTE.

Vous passeriez encor pour fille assurement.

CRISPIN.

J'ai fait du mariage une assez triste épreuve,
A vingt ans mon mari m'a laissée mere & veuve.
Vous vous doutez assez qu'après ce prompt trépas
Et faite comme on est, ayant quelques appas,
On auroit pu trouver à convoler de reste;
Mais du pauvre défunt la mémoire funeste
M'oblige à dévorer en secret mes ennuis.
J'ai bien de fâcheux jours & de plus dures nuits:
Mais d'un veuvage affreux les tristes insomnies
Ne m'arracheront point de noires perfidies;
Et je veux chez les morts emporter, si je peux,
Un cœur qui ne brûla que de ses premiers feux.

ERASTE.

On ne pousa jamais plus loin la foi promise.
Voilà des sentimens digne d'une Artémise.

GERONTE, *à Crispin.*

Votre époux, vous laissant mere & veuve à vingt ans,
Ne vous a pas laissé, je crois, beaucoup d'enfans.

CRISPIN.

Rien que neuf; mais le cœur tout gonflé d'amertume,
Deux ans encore après j'accouchai d'un posthume.

LISETTE.

Deux ans après! Voyez quelle fidélité!
On ne le croira pas dans la postérité.

GERONTE, *à Crispin.*

Peut-on vous demander, sans vous faire de peine,
Quel sujet si pressant vous fait quitter le Maine?

CRISPIN.

Le desir de vous voir est mon premier objet;
De plus, certain procès qu'on ma sottement fait,
Pour certain four banal sis en mon territoire.
Je propose d'abord un bon déclinatoire;
On passe outre: je forme empêchement formel;
Et, sans nuire à mon droit, j'anticipe l'appel.
La cause est au Bailliage ainsi revendiquée:
On plaide, & je me trouve enfin interloquée!

LISETTE.

Interloquée! Ah Ciel! quel affront est-ce là!
Et vous avez souffert qu'on vous interloquât?
Une femme d'honneur se voir interloquée!

ERASTE.

Pourquoi donc de ce terme être si fort piquée.
C'est un mot du Barreau.

LISETTE.

C'eſt ce qu'il vous plaira ;
Mais Juge, de ſes jours, ne m'interloquera;
Le mot eſt immodeſte, & le terme me choque,
Et je ne veux jamais ſouffrir qu'on m'interloque.

GERONTE, *à Criſpin.*

Elle eſt folle, & ſouvent il lui prend des accès...
Elle ne parle pas ſi bien que vos procès.

CRISPIN.

Ce procès n'eſt pas ſeul le ſujet qui m'amene,
Et qui m'a fait quitter ſi bruſquement le Maine.
Ayant appris, Monſieur, par gens digne de foi,
Qui m'ont fait un récit de vous, & que je crois,
Que vous étiez un homme atteint de plus d'un vice,
Un ivrogne, un joueur...

ERASTE.

Comment donc ? Quel caprice !

CRISPIN.

Qui hantiez certain lieux & le jour & la nuit,
Où l'honnêteté ſouffre & la pudeur gémit.

GERONTE.

Eſt-ce à moi, s'il vous plaît, que ce diſcours s'adreſſe ?

CRISPIN.

Oui, mon oncle, à vous-même. A-t-il rien qui vous bleſſe,
Puiſqu'il eſt copié d'après la vérité ?

GERONTE, *à part.*

Je ne ſais où j'en ſuis.

CRISPIN.

On m'a même ajouté
Que, depuis très-long-temps, avec Mademoiſelle,
Vous meniez une vie indigne & criminelle,
Et que vous en aviez déja pluſieurs enfans.

LISETTE.

Avec moi, juſte Ciel ! Voyez les médiſans !
De quoi ſe mêlent-ils ? Eſt-ce là leur affaire ?

GERONTE.

Je ne ſais qui retient l'effet de ma colere.

CRISPIN.

Ainſi, ſur le rapport de mille honnêtes gens,
Nous avons fait, Monſieur, aſſembler vos parens ;
Et, pour vous empêcher, dans ce déſordre extrême,
De manger notre bien & vous perdre vous-même,
Nous avons réſolu, d'une commune voix,
De vous faire interdire, en obſervant les loix.

GERONTE.

Moi, me faire interdire !

LISETTE.

Ah Ciel ! quelle famille !

CRISPIN.

Nous ſavons votre vie avec cette fille,

Et voulons empêcher qu'il ne vous soit permis
De faire un mariage un jour *in extremis*.

GERONTE, *se levant.*

Sortez d'ici Madame, & que de votre vie
D'y remettre le pied il ne vous prenne envie;
Sortez d'ici, vous dis-je, & sans vous arrêter....

CRISPIN.

Comment! battre une veuve & la violenter!
Au secours! Aux voisins! Au meurtre! On m'assassine!

GERONTE.

Voilà, je vous l'avoue, une grande coquine.

CRISPIN.

Quoi! contre votre sang vous osez blasphemer!
Cela peut bien aller à vous faire enfermer.

LISETTE.

Faire enfermer Monsieur!

CRISPIN.

Ne faites point la fiere;
On peut aussi vous mettre à la Salpêtriere.

LISETTE.

A la Salpêtriere!

CRISPIN.

Oui ma mie, & sans bruit.
De vos emportemens on n'est que trop instruit.

ERASTE.

Il faut développer le fond de ce mistere.
Que l'on m'aille à l'instant chercher un Commissaire.

CRISPIN.

Un Commissaire à moi! Suis-je donc, s'il vous plaît,
Gibier à Commissaire?

ERASTE.

On verra ce que c'est,
Et dans peu nous saurons, avec un tel tumulte,
Si l'on vient chez les gens ainsi leur faire insulte.
Vous, mon oncle, rentrez dans votre appartement;
Je vous rendrai raison de tout dans un moment.

GERONTE.

Ouf, ce jour-ci sera le dernier de ma vie.

LISETTE, *à Crispin.*

Misérable! tu mets un oncle à l'agonie!
La mauvaise famille & du Maine & de Caën!
Oui, tous ces parens-là méritent le carcan.

SCENE IX.

ERASTE, * CRISPIN.

ERASTE.

Est-il bien vrai, Crispin, & ton ardeur sincere...

CRISPIN.

Envoyez donc, Monsieur, chercher un Commissaire.
Je l'attends de pied ferme.

ERASTE.

Ah! Juste ciel! C'est toi.
Je ne me trompe point.

CRISPIN.

Oui, ventrebleu, c'est moi.....
Vous venez de me faire une rude algarade,

ERASTE.

Ta pudeur a souffert d'une telle incartade,

CRISPIN.

L'ardeur de vous servir m'a donné cet habit:
Et comme vous voyez, mon projet réussit,
Avec de certains mots j'ai conjuré l'orage:
Ici des deux parens j'ai fait le personnage,
Es j'ai dit en leur nom de telles duretés,
Qu'ils feront, par ma foi, tous deux déshérités.

ERASTE.

Quoi!....

CRISPIN.

Si vous m'aviez vû tantôt faire merveille,
En noble campagnard, le plumet sur l'oreille,
Avec un feutre gris, longue bréte au côté,
Mon air de bas Normand vous auroit enchanté.
Mais il faut dire vrai, cette coëffe m'inspire
Plus d'intrépidité que je ne puis vous dire.
Avec cet attirail j'ai vingt fois moins de peur,
L'adresse & l'artifice ont passé dans mon cœur.
Qu'on a, sous cet habit, & d'esprit & de ruse!

ERASTE.

Enfin de ses neveux l'oncle se désabuse;
Il fait un testament qui doit combler mes vœux.
Est-il dans l'univers un mortel plus heureux!

* *La surprise d'Eraste, dans cette Scene, en reconnoissant Crispin, le récit que Crispin fait à Eraste de son rôle de noble campagnard, confirment les observations des notes précédentes.*

SCENE X.

ERASTE, CRISPIN, LISETTE.

LISETTE.

AH! Monsieur, apprenez un accident terrible;
Monsieur Géronte est mort.

ERASTE.

Ah Ciel! est-il possible?

CRISPIN.

Quoi! l'oncle de Monsieur seroit défunt?

LISETTE.

Hélas!
Il ne vaut guere mieux, tant le pauvre homme est bas.
Arrivant dans sa chambre, & se traînant à peine,
Il s'est mis sur son lit sans force & sans haleine;
Et, roidissant les bras, la suffocation
A tout-d'un-coup coupé la respiration;
Enfin il est tombé, malgré mon assistance,
Sans voix, sans sentiment, sans pouls, sans connoissance.

ERASTE.

Je suis au désespoir. C'est ce dernier transport
Où tu l'as mis, Crispin, qui causera sa mort.

CRISPIN.

Moi, Monsieur! De sa mort je ne suis point la cause;
Et le défunt, tout franc, a fort mal pris la chose.
Pourquoi se saisit-il si fort pour des discours?
J'en voulois à son bien, & non pas à ses jours.

ERASTE.

Ne désespérons point encore de sa vie:
Il tombe assez souvent dans une léthargie
Qui ressemble au trépas, & nous allarme fort.

LISETTE.

Ah! Monsieur, pour le coup, il est à moitié mort.
Et moi, qui m'y connois, je dis qu'il faut qu'il meure,
Et qu'il ne peut jamais aller encore une heure.

ERASTE.

Ah! juste Ciel! Crispin, quel triste événement?
Mon oncle mourra donc sans faire un testament:
Et je serai frustré, par cette mort cruelle,
De l'espoir d'obtenir la charmante Isabelle.
Fortune, je sens bien l'effet de ton courroux!

LISETTE.

C'est à moi de pleurer, & je perds plus que vous.

CRISPIN.

Allons, mes chers enfans, il faut agir de tête,
Et présenter un front digne de la tempête;

Il n'eſt pas tems ici de répandre des pleurs :
Faiſons voir un courage au deſſus des malheurs.

ERASTE.

Que nous ſert le courage, & que pouvons-nous faire ?

CRISPIN.

Il faut premiérement, d'une ardeur ſalutaire,
Courir au coffre-fort, ſonder les cabinets,
Démeubler la maiſon, s'emparer des effets.
Liſette, quelque-tems tiens ta bouche couſue,
Si tu peux; va fermer la porte de la rue.
Empare-toi des clefs, de peur d'invaſion.

LISETTE.

Perſonne n'entrera ſans ma permiſſion.

CRISPIN.

Que l'ardeur du butin & d'un riche pillage.
N'emporte pas trop loin votre bouillant courage;
Sur-tout, dans l'action gardons le jugement.
Le ſort conſpire en vain contre le teſtament :
Plutôt que tant de bien paſſe en des mains profanes,
De Géronte défunt j'évoquorai les mânes;
Et vous aurez Pour vous, malgré les envieux,
Et Liſette, & Criſpin, & l'Enfer, & les Dieux.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE, *tenant le porte-feuille de Géronte.*

AH! mon pauvre Criſpin, je perds toute eſpérance :
Mon oncle ne ſauroit reprendre connoiſſance :
L'art & les Médecins ſont ici ſuperflus ;
Le pauvre homme n'a pas à vivre une heure au plus.
Le legs univerſel qu'il prétendoit me faire,
Comme tu vois, Criſpin, ne m'enrichira guere.

CRISPIN.

Liſette & moi, Monſieur, pour finir nos projets,
Nous comptions bien auſſi ſur quelque petit legs.

ERASTE.

Quoiqu'un cruel deſtin, à nos deſirs contraire,
Epuiſe contre nous les traits de ſa colere,
Nos ſoins ne ſeront pas infructueux & vains;
Quarante mille écus que je tiens dans mes mains,

Triſte & fatal débris d'un malheureux naufrage,
Seront mis, ſi je veux, à l'abri de l'orage.
Voilà tous bons billets que j'ai trouvés ſur lui.

CRISPIN, *voulant prendre le billet.*

Souffrez que je partage avec vous votre ennui.
Ce petit lénitif, en attendant le reſte,
Pourra nous conſoler d'un coup auſſi funeſte.

ERASTE.

Il eſt vrai, cher Criſpin; mais enfin tu ſais bien
Que cela ne fait pas preſque le quart du bien
Qu'en la ſucceſſion mes ſoins pouvoient prétendre,
Et que le teſtament me donnoit lieu d'attendre :
Des maiſons à Paris, des terres, des contrats,
Offroient bien à mon cœur de plus charmans appas :
Non que l'ardeur du gain & la ſoif des richeſſes
Me fiſſent reſſentir leurs indignes foibleſſes ;
C'eſt d'un plus noble feu que mon cœur eſt épris.
Je devois épouſer Iſabelle à ce prix:
Ce n'eſt qu'avec ce bien, qu'avec ces avantages,
Que je puis de ſa mere obtenir les ſuffrages ;
Faute de teſtament, je perds, & pour toujours,
Un bien dont dépendoit le bonheur de mes jours.

CRISPIN.

J'entre dans vos raiſons, elles ſont très-paſibles ;
Mais ce ſont de ces coups imprévus & terribles,
Dont tout l'eſprit humain demeure confondu,
Et qui mettent à bout la plus mâle vertu.
Pour marquer au vieillard ſa derniere demeure,
O Mort! tu devois bien attendre encore une heure ;
Tu nous aurois tous mis dans un parfait repos.
Et le tout ſe feroit paſſé bien à propos.

ERASTE.

Faudra-t-il qu'un eſpoir fondé ſur la juſtice
En ſtériles regrets paſſe & s'évanouiſſe ?
Ne ſaurois-tu, Criſpin, parer ce coup fatal,
Et trouver promptement un remede à mon mal?
Tantôt tu méditois un héroïque ouvrage :
C'eſt dans les grands dangers qu'on voit un grand courage.

CRISPIN.

Oui, je croyois tantôt réparer cet échec ;
Mais à préſent j'échoue, & je demeure à ſec.
Un autre, en pareil cas, ſeroit auſſi ſtérile.
S'il falloit par haſard, d'un coup de main habile,
Souſtraire, eſcamoter ſans bruit un teſtament
Où vous ſeriez traité peu favorablement,
Peut-être je pourrois, par quelque coup d'adreſſe,
Exercer mon talent & montrer ma promeſſe :
Mais en faire trouver alors qu'il n'en eſt point,
Le diable avec ſa clique, & réduit à ce point,
Fort inutilement s'y caſſeroit la tête ;

Et cependant, Monſieur, le diable n'eſt pas bête.

ERASTE.

Tu veux donc me confondre & me déſeſpérer!

SCENE II.

LISETTE, ERASTE, CRISPIN.

LISETTE, *à Eraſte.*

LEs Notaires, Monſieur, viennent là-bas d'entrer;
Je les ai mis tous deux dans cette ſale baſſe:
Voyez; que voulez-vous, s'il vous plaît, qu'on en faſſe?

ERASTE.

Je vois, à tout moment, croître mon embarras.
Fais-en ma pauvre enfant, tout ce que tu voudras,
Savent-ils que mon oncle a perdu connoiſſance,
Et qu'il ne peut parler?

LISETTE.

Non; pas encor, je penſe.

ERASTE.

Criſpin...

CRISPIN.

Monſieur?

ERASTE.

Hélas!

CRISPIN.

Hélas

ERASTE.

Juſte Ciel!

CRISPIN.

Ha!

ERASTE.

Que ferons-nous, dis-moi?

CRISPIN.

Tout ce qu'il vous plaira.

ERASTE.

Quoi! les renverrons-nous?

CRISPIN.

Eh! qu'en voulez-vous faire?
Qu'en pouvons-nous tirer qui nous ſoit ſalutaire?

LISETTE.

Je vais donc leur marquer qu'ils n'ont qu'à s'en aller.

ERASTE, *arrêtant Liſette.*

Attends encore un peu. Je me ſens accabler.
Criſpin, tu vas me voir expirer à ta vue.

CRISPIN.

Je vous ſuivrai de près, & la douleur me tue.

LISETTE.

Moi je n'irai pas loin. Faut-il nous voir, tous trois.
Comme d'un coup de foudre, écraſer à la fois ?

CRISPIN.

Attends.... il me vient.... Le deſſein eſt biſarre ;
Il pourroit par haſard... J'entrevois... Je m'égare,
Et je ne vois plus rien que par confuſion.

LISETTE.

Peſte ſoit l'animal, avec ſa viſion !

ERASTE.

Fais nous part du deſſein que ton cœur ſe propoſe.

LISETTE.

Allons, mon cher Criſpin, tâche à voir quelque choſe.

CRISPIN.

Laiſſe-moi donc rêver... Oui-dà... Non... Si, pourtant...
Pourquoi non ?... On pourroit...

LISETTE.

Ne rêve donc point tant ;
Les Notaires là-bas ſont dans l'impatience :
Tout ici ne dépend que de la diligence.

CRISPIN.

Il eſt vrai ; mais enfin j'accouche d'un deſſein :
Qui paſſera l'effort de tout eſprit humain.
Toi, qui parois dans tout ſi légere & ſi vive,
Exerce à ce ſujet ton imaginative ;
Voyons ton bel eſprit.

LISETTE.

Je t'en laiſſe l'emploi.
Qui peut en fourberie être ſi fort que toi ?
L'amour doit ranimer ton adreſſe paſſée.

CRISPIN.

Pais... Silence... Il me vient un ſurcroit de penſée.
J'y ſuis ventrebleu !

LISETTE.

Bon.

CRISPIN.

Dans un fauteuil aſſis...

LISETTE.

Fort bien...

CRISPIN.

Ne troublez pas l'enthouſiaſme où je ſuis.
Un grand bonnet fourré juſques ſur les oreilles.
Les volets bien fermés..

LISETTE.

C'eſt penſer à merveilles.

CRISPIN.

Oui, Monſieur, dans ce jour, au gré de vos ſouhaits,
Vous ſerez légataire, & je vous le promets.
Allons, Liſette ; allons, ranimons notre zéle ;
L'amour à ce projet nous guide & nous appelle.

Va de l'oncle défunt me chercher quelque habit,
Sa robe de malade & ſon bonnet de nuit:
Les dépouilles du mort feront notre victoire.

LISETTE.

Je veux en élever un trophée à ta gloire:
Et je cours te ſervir. Je reviens ſur mes pas.

SCENE III.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

TU m'arraches, Criſpin; des portes du trépas.
Si ton deſſein ſuccede au gré de notre envie.
Je veux te rendre heureux le reſte de ta vie.
Je ſerois légataire! & par même moyen,
J'épouſerai l'objet qui fait ſeul tout mon bien!
Ah! Criſpin!

CRISPIN.

Cependant une terreur ſecrette.
S'empare de mes ſens, m'alarme & m'inquiéte:
Si la Juſtice vient à connoître du fait,
Elle eſt un peu brutale, & ſaiſit au collet.
Il faut faire un faux-ſeing; & ma main alarmée
Se refuſe au projet dont mon ame eſt charmée.

ERASTE.

Ton trouble eſt mal fondé depuis deux ou trois mois
Géronte ne pouvoit ſe ſervir de ſes doigts;
Ainſi ſa ſignature, ailleurs ſi néceſſaire,
N'eſt point comme tu vois, requiſe en cette affaire,
Et tu déclareras que tu ne peux ſigner.

CRISPIN.

A de bonnes raiſons je me laiſſe gagner;
Et je ſens tout à coup renaître en mon courage
L'ardeur dont j'ai beſoin pour un ſi grand ouvrage.

SCENE IV.

LISETTE, *apportant les hardes de Géronte*, ERASTE, CRISPIN.

LISETTE, *jettant le paquet.*

DU bon homme Géronte, en gros comme en détail,
Comme tu l'as requis voilà tout l'attiral,

CRISPIN, *ſe déshabillant.*

Ne perdons point de tems, que l'on m'habille en hâte.

Monſieur, mettez la main, s'il vous plaît, à la pâte.
La robe, dépêchons, paſſez-là dans mes bras.
Ah! le mauvais valet! Chauſſez chacun un bas.
Çà, le mouchoir de cou. Mets-moi vîte ce caſque.
Les pantoufles. Fort bien. L'équipage eſt fantaſque.

LISETTE.

Oui, voilà le défunt; diſſipons notre ennui:
Géronte n'eſt point mort, puiſqu'il revit en lui:
Voilà ſon air, ſes traits; & l'on doit s'y méprendre.

CRISPIN.

Mais, avec ſon habit, ſi ſon mal m'alloit prendre?

ERASTE.

Ne crains rien, arme-toi de réſolution.

CRISPIN.

Ma foi, déja je ſens un peu d'émotion:
Je ne ſais ſi la peur eſt un peu laxative,
Ou ſi cet habit eſt de vertu purgative,

LISETTE.

Je veux te mettre encor ce vieux manteau fourré,
Dont aux jours de remede il étoit entouré.

CRISPIN.

Tu peux quand tu voudras, appeller les Notaires;
Me voilà maintenant en habit mortuaire.

LISETTE.

Je vais dans un moment les amener ici.

CRISPIN.

Secondez-moi bien, tous dans cette affaire-ci.

SCÈNE V.

ERASTE, CRISPIN.

CRISPIN.

VOus, Monſieur, s'il vous plaît, fermez porte & fenêtre,
Un éclat indiſcret peut me faire connoître:
Avancez cette table. Approchez ce fauteuil.
Ce jour mal condamné me bleſſe encore l'œil.
Tirez bien les rideaux que rien ne nous trahiſſe.

ERASTE.

Faſſe un heureux deſtin réuſſir l'artifice!
Si j'oſe me porter à cette extrêmité,
Malgré moi j'obéis à la néceſſité.
J'entends du bruit.

CRISPIN, *ſe jettant bruſquement ſur le fauteuil.*

Songeons à la cérémonie;
Et ne me quittez pas, Monſieur, à l'agonie.

ERASTE.

Un Dieu, dont le pouvoir ſert d'excuſe aux amans?
Saura me diſculper de ces emportemens.

SCENE VI.

LISETTE, M. SCRUPULE, M. GASPARD, ERASTE, CRISPIN.

LISETTE, *aux Notaires.*

(*à Crispin.*)

Entrez, Messieurs, entrez. Voilà les deux Notaires,
Avec qui vous pouvêz mettre ordre à vos affaires,

CRISPIN, *aux Notaires.*

Messieurs, je suis ravi, quoiqu'à l'extrêmité,
De vous voir tous les deux en parfaite santé.
Je voudrois bien encore être à l'âge où vous êtes,
Et si je me portois aussi bien que vous faites,
Je ne songerois guere à faire un testament.

M. SCRUPULE.

Cela ne vous doit point chagriner un moment;
Rien n'est désespéré, cette cérémonie
Jamais d'un testateur n'a racourci la vie;
Au contraire, Monsieur, la consolation
D'avoir fait de ses biens la distribution,
Répand au fond du cœur un repos sympatique;
Certaine quiétude, & douce & balsamique,
Qui, se communiquant après dans tous les sens,
Rétablit la santé dans quantité de gens.

CRISPIN.

Que le Ciel veuille donc me traiter de la sorte!

(*à Lisette.*)

Messieurs, asséyez-vous. Toi, va fermer la porte.

M. GASPARD.

D'ordinaire, Monsieur, nous apportons nos soins.
Que ces actes secrets se passent sans témoins.
Il seroit à propos que Monsieur prit la peine
D'aller avec Madame en la chambre prochaine.

LISETTE.

Moi, je ne puis quitter, Monsieur, un seul moment.

ERASTE.

Mon oncle, sur ce point dira son sentiment.

CRISPIN.

Ces personnes, Messieurs, sont sages & discretes;
Je puis leur confier mes volontés secretes,
Et leur montrer l'excès de mon affection.

M. SCRUPULE.

Nous ferons tout au gré de votre intention.
L'intitulé sera tel que l'on doit le faire,
Et l'on le réduira dans le style ordinaire.

(*Il dicte à M. Gaspard qu'il écrit.*)

Pardevant.... fut présent.... Géronte,... *& cætera.*

(*à Géronte.*)

Dites-nous maintenant tout ce qui vous plaira.

CRISPIN.

Je veux premierement qu'on acquitte mes dettes.

ERASTE.

Nous n'en trouverons pas, je crois beaucoup de faites.

CRISPIN.

Je dois quatre cent francs à mon Marchand de vin ;
Un fripon qui demeure au cabaret voisin.

M. SCRUPULE.

Fort bien. Où voulez-vous, Monsieur, qu'on vous enterre?

CRISPIN.

A dire vrai, Messieurs, il ne m'importe guere.
Qu'on se garde sur-tout de me mettre trop près
De quelque Procureur chicaneur & mauvais ;
Il ne manqueroit pas de me faire querelle ;
Ce seroit tous les jours procédure nouvelle,
Et je serois encor contraint de déguerpir.

ERASTE.

Tout se fera, Monsieur, selon votre désir.
J'aurai soin du convoi, de la pompe funebre,
Et n'épargnerois rien pour la rendre célebre.

CRISPIN.

Non, mon neveu, je veux que mon enterrement.
Se fasse à peu de frais & fort modestement.
Il fait trop cher mourir, ce seroit conscience :
Jamais, de mon vivant, je n'aimai la dépense ;
Je puis être enterré fort bien pour un écu.

LISETTE, *à part.*

Le pauvre malheureux meurt comme il a vécu.

M. GASPARD.

C'est à vous maintenant, s'il vous plaît de nous dire
Les legs qu'au testament vous voulez faire écrire.

CRISPIN.

C'est à quoi nous allons nous employer dans peu.
Je nomme, j'institue Eraste, mon neveu,
Que j'aime tendrement, pour mon seul légataire ;
Unique, universel.

ERASTE, *affectant de pleurer.*

O douleur trop amere

CRISPIN.

Lui laissant tout mon bien, meubles, propres acquêts ;
Vaisselle, argent comptant, contrats, maisons, billets ;
Deshéritant, en tant que besoin, pourroit être,
Parens, niéces, neveux, nés aussi-bien qu'à naître :
Et même tous bâtards, à qui Dieu fasse paix,
S'il s'en trouvoit aucuns au jour de mon décès.

LISETTE, *affectant de la douleur.*

Ce discours me fend l'ame. Hélas ! mon pauvre maitre !
Il faudra donc vous voir pour jamais disparoître !

ERASTE *de même.*

Les biens que vous m'offrez n'ont pour moi nul apas,
S'il faut les acheter avec votre trépas.

CRISPIN.

Item. Je donne & legue à Liſette préſente...

LISETTE, *de même.*

Ah!

CRISPIN.

Qui depuis cinq ans me tient lieu de ſervante,
Pour épouſer Criſpin en légitime nœud,
Non autrement...

LISETTE, *tombant comme évanouie.*

Ah! ah!

CRISPIN.

Soutiens-là, mon neveu.
Et, pour recompenſer l'affection, le zele
Que de tous tems, pour moi; je reconnus en elle...

LISETTE, *affectant de pleurer.*

Le bon maître, grands Dieux que je vais perdre là!

CRISPIN.

Deux mille écus comptant en eſpece

LISETTE, *de même.*

Ha! ha! ha!

ERASTE, *à part.*

Deux mille écus! je crois que le pendard ſe moque.

LISETTE, *de même.*

Je n'y puis réſiſter, la douleur me ſuffoque.
Je crois que j'en mourrai.

CRISPIN.

Leſquels deux mille écus,
Du plus clair de mon bien, ſeront pris & perçus.

LISETTE, *à Criſpin.*

Le Ciel vous faſſe paix d'avoir de moi mémoire,
Et vous paye au centuple une œuvre méritoire,
(*à part.*)
Il avoit bien promis de ne pas m'oublier.

ERASTE, *bas.*

Le fripon ma joué d'un tour de ſon métier.
(*haut, à Criſpin.*)
Je crois que voilà tout ce que vous voulez dire.

CRISPIN.

J'ai trois ou quatre mot encore à faire écrire.
Item. Je laiſſe & legue à Criſpin...

ERASTE, *bas.*

A Criſpin?
Je crois qu'il perd l'eſprit. Quel eſt-donc ſon deſſein?

CRISPIN.

Pour les bons & loyaux ſervices.

ERASTE, *bas.*

Ah! le traître!

CRISPIN.

Qu'il a toujours rendus, & doit rendre, à ſon maître...

ERASTE.

Vous ne connoiſſiez pas, mon oncle, ce Criſpin :
C'eſt un mauvais valet, ivrogne, libertin,
Méritant peu le bien que vous voulez lui faire.

CRISPIN.

Je ſuis perſuadé, mon neveu, du contraire ;
Je connois ce Criſpin, mille fois mieux que vous :
Je lui veux donc léguer, en dépit des jaloux...

ERASTE, *à part.*

Le chien !

CRISPIN.

Quinze cents francs de rentes viagere,
Pour avoir ſouvenir de moi dans ſes prieres.

ERASTE, *à part.*

Ah ! quelle trahiſon !

CRISPIN.

Trouvez-vous mon neveu,
Le préſent malhonnête, & que ce ſoit trop peu ?

ERASTE.

Comment ! quinze cents francs !

CRISPIN.

Oui, ſans laquelle clauſe,
Le préſent teſtament ſera nul, & pour cauſe.

ERASTE.

Pour un valet ; mon oncle, a-t-on fait un tel legs ?
Vous n'y penſez donc pas ?

CRISPIN.

Je ſais ce que je fais ;
Et je n'ai point l'eſprit ſi foible & ſi débile.

ERASTE.

Mais...

CRISPIN.

Si vous me fâchez, j'en laiſſerai deux mille !

ERASTE.

Si...

LISETTE, *bas à Eraſte.*

Ne l'obſtinez point, je connois ſon eſprit ;
Il le feroit, Monſieur, tout comme il vous le dit.

ERASTE, *bas à Liſette.*

Soit, je ne dirai mot ; cependant, de ma vie,
Je n'aurai de parler une ſi juſte envie.

CRISPIN.

N'aurois-je point encor quelqu'un de mes amis,
A qui je pourrois faire un fidéicommis ?

ERASTE, *bas.*

Le ſcélérat encore rit de ma retenue ;
Il ne me laiſſera plus rien, s'il continue.

M. SCRUPULE, *à Crispin.*

Est-ce fait ?

CRISPIN.

Oui, Monsieur.

ERASTE, *à part.*

Le Ciel en soit béni?

M. GASPARD.

Voilà le testament heureusement fini.
(*à Crispin.*)
Vous plaît-il de signer ?

CRISPIN.

J'en aurois grande envie ;
Mais j'en suis empêché par la paralysie
Qui, depuis quelques mois, me tient sur le bras droit.

M. GASPARD, *écrivant.*

Et ledit testateur déclare, en cet endroit,
Que de signer son nom il est dans l'impuissance,
De ce l'interpellant au gré de l'Ordonnance.

CRISPIN.

Qu'un testament à faire est un pesant fardeau !
M'en voilà délivré ; mais je suis tout en eau.

M. SCRUPULE, *à Crispin.*

Vous n'avez plus besoin de notre Ministére?

CRISPIN, *à M. Scrupule.*

Laissez-moi, s'il vous plaît l'acte qu'on vient de faire.

M. SCRUPULE.

Nous ne pouvons. Monsieur, cet acte est un dépôt
Qui reste dans nos mains : je reviendrai tantôt
Pour vous en apporter moi-même de copie.

ERASTE.

Vous nous ferez plaisir ; mon oncle vous en prie,
Et veut recompenser votre peine & vos soins.

M. GASPARD.

C'est maintenant, Monsieur, ce qui presse le moins.

CRISPIN.

Lisette, conduis-les

SCENE VII.

ERASTE, CRISPIN.

CRISPIN, *remettant en place la table & les chaises.*

A-I-je tenu parole ?
Et, dans l'occasion, sais-je jouer mon rôle
Et faire un testament ?

ERASTE.

Trop bien pour ton profit.

Dis-moi donc, malheureux ! as-tu perdu l'esprit ;
De faire un testament qui m'est si dommageable ?
De laisser à Lisette une somme semblable ?

CRISPIN.

Ma fois, ce n'est pas trop.

ERASTE.

Deux mille écus comptant ?

CRISPIN.

Il faut, en pareil cas, que chacun soit content.
Pouvois-je moins laisser à cette pauvre fille ?

ERASTE.

Comment donc traître !

CRISPIN.

Elle est un peu de la famille :
Votre oncle, si l'on croit le lardon scandaleux,
N'a pas été toujours impotent & goutteux ;
Et j'ai dû lui laisser un peu de subsistance,
Pour l'aquit de son ame & de ma conscience.

ERASTE.

Et de ta conscience ! & ces quinze cents francs
De pension à toi payables tous les ans,
Que tu t'es fait léguer avec tant de prudence,
Est-ce encor pour l'aquit de cette conscience ?

CRISPIN.

Il ne faut point, Monsieur, s'estomaquer si fort.
On peut en un moment, nous mettre tous d'accord.
Puisque le testament que nous venons de faire,
Où je vous institue unique légataire,
Ne peut avoir l'honneur d'obtenir votre aveu,
Il faut le déchirer & le jetter au feu.

ERASTE.

M'en préserve le Ciel !

CRISPIN.

Sans former d'entreprise.
Laissons la choses au point où votre oncle la mise.

ERASTE.

Ce seroit cent fois pis : j'en mourrois de douleur.

CRISPIN.

Il s'éleve, aussi bien, dans le fond de mon cœur
Certains remords cuisants certaine syndéresse,
Qui furieusement sur l'estomac me pese.

ERASTE.

Rentrons, Crispin ; je tremble, & suis persuadé
Que nous allons trouver mon oncle décédé,
Ou que dans ce moment, pour le moins il expire.

CRISPIN.

Hélas ! il étoit tems, ma foi, de faire écrire.

ERASTE.

Le laurier dont tu viens de couronner ton front
Ne peut avoir un prix ni trop grand, ni trop prompt.

Il faut donc, s'il vous plaît m'avancer une année
De cette penſion que je me ſuis donnée ;
Vous ne ſauriez me faire un plus charmant plaiſir.

ERASTE.

C'eſt ce que nous verrons avec plus de loiſir.

SCENE VIII.

LISETTE, ERASTE, CRISPIN.

LISETTE, *ſe jettant dans le fauteuil.*

Miſéricorde ! Ah Ciel ! Je me meurs : je ſuis morte.

ERASTE, *à Liſette.*

Qu'as-tu donc, mon enfant, à crier de la ſorte ?

LISETTE.

J'étouffe. Ouf, ouf ; la peur m'empêche de parler.

CRISPIN *à Liſette.*

Quel vertigo ſoudain a donc pu te troubler ?
Parle donc, ſi tu veux.

LISETTE.

Geronte....

CRISPIN.

Eh bien ? Géronte....

LISETTE, *ſe levant bruſquement.*

Ah ! prenez garde à moi.

CRISPIN.

Veux-tu finir ton conte ?

LISETTE.

Un grand phantôme noir....

ERASTE.

Comment donc ? Que dis-tu ?

LISETTE.

Hélas ! mon cher Monſieur, je dis ce que j'ai vu.
Après avoir conduit ces Meſſieurs dans la rue,
Où la mort du bon homme eſt déja répandue,
Où même le crieur a voulu, malgré moi,
Faire entrer, avec lui, l'attirail d'un convoi ;
De la chambre, où giſoit votre oncle ſans eſcorte,
Il m'a ſemblé d'abord entendre ouvrir la porte ;
Et, montant l'eſcalier, j'ai trouvé nez pour nez,
Comme un grand revenant, Géronte ſur ces pieds

CRISPIN.

De la crainte d'un mort ton ame poſſédée,
T'abuſe & te fait voir, un phantôme en idée.

LISETTE.

C'eſt lui, vous dis-je, il parle....

(*Elle ſe tourne, voit Criſpin qu'elle prend pour Gé-*

ronte, se leve & se sauve dans un coin, en poussant un cri d'effroi.)

Ah!

CRISPIN.

Pourquoi ce grand cri?

LISETTE.

Excuse, mon enfant, je te prenois pour lui.
Enfin criant, courant, sans détourner la vue,
Essoufflée & tremblante, ici je suis venue
Vous dire que le mal de votre oncle en ces lieux
N'est qu'une léthargie, & qu'il n'en est que mieux.

ERASTE.

Avec qu'elle constance, au branle de sa roue,
La fortune ennemie, & me berce & me joue!

LISETTE.

O trop flatteur espoir! Projets si bien conçus;
Et mieux exécutés, qu'êtes-vous devenus?

CRISPIN.

Voilà donc le défunt que le sort nous renvoie!
Et l'avare Achéron lâche encore sa proie!
Vous le voulez, grands Dieux! ma constance est à bout.
Je ne sais où j'en suis, & j'abandonne tout.

ERASTE.

Toi que j'ai vu tantôt si grand, si magnanime,
Un seul revers te rend foible & pusillanime.
Reprends des sentiments qui soient dignes de toi:
Offrons-nous aux dangers, viens signaler ta foi;
Quelque coup de hasard nous tirera d'affaire.

CRISPIN.

Allons nous abuser encor quelque Notaire?

ERASTE.

Je vais, sans perdre tems, remettre ces billets
Dans les mains d'Isabelle: ils feront leurs effets,
Et nous en tirerons peut-être un avantage
Qui pourroit bien servir à notre mariage.
Vous, rentrez chez mon oncle, & prenez bien le soin
D'appeller le secours dont il aura besoin.
Pour retourner plutôt, je pars en diligence,
Et viens vous rassurer ici par ma présence.

SCENE IX.

LISETTE, CRISPIN.

CRISPIN.

NE me voilà pas mal avec mon testament!
Je vois ma pension payée en un moment.

LISETTE.

LISETTE.

Et mes deux mille écus pour prix de mon ſervice !

CRISPIN.

Juſte Ciel ! ſauve-moi des mains de la Juſtice !
Tout ceci ne vaut rien & m'inquiette fort :
Je crains bien d'avoir fait mon teſtament de mort.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIERE.

Madame. ARGANTE, ISABELLE, ERASTE.

Mde. ARGANTE, *à Eraſte.*

QUel eſt votre deſſein, & que voulez-vous faire ?
Puis-je de ces billets être dépoſitaire ?
On me ſoupçonneroit d'avoir prêté les mains
A faire réuſſir en ſecret vos deſſeins.
Maintenant que votre oncle a pu, malgré ſon âge,
Reprendre de ſes ſens heureuſement l'uſage,
Le parti le meilleur, ſans uſer les délais,
Eſt de lui reporter vous-même ſes billets.

ERASTE.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je connois, Madame,
Les nobles ſentimens qui regnent dans votre ame :
Nous ne prétendons point, vous ni moi, retenir.
Un bien qui ne nous peut encore appartenir.
Mais gardez ces billets quelques momens, de grace ;
Le Ciel m'inſpirera ce qu'il faut que je faſſe :
Je le prends à témoin, ſi, dans ce que j'ai fait,
L'amour n'a pas été mon principal objet.
Hélas ! pour mériter la charmante Iſabelle,
J'ai peut-être un peu trop fait éclater mon zele :
Mais on pardonnera ces tranſports amoureux ;
(*à Iſabelle.*)
Mon excuſe, Madame, eſt écrite en vos yeux.

ISABELLE, *à Eraſte.*

Puiſque pour notre hymen j'ai l'aveu de ma mere,
Je puis faire paroître un ſentiment ſincere.
Les biens dont vous pouvez hériter chaque jour
N'ont point du tout pour vous déterminé l'amour :
Votre perſonne ſeule eſt le bien qui me flatte ;
Et tous les vains brillans dont la fortune éclate
Ne ſauroient éblouir un cœur comme le mien.

ERASTE.

Si je l'obtiens, ce cœur, non, je ne veux plus rien.

Mde. ARGANTE.

Tous ces beaux sentimens sont fort bon dans un livre.
L'amour seul, quel qu'il soit, ne donne point à vivre.
Et je vous apprends, moi, que l'on ne s'aime bien,
Quand on est marié, qu'autant qu'on a de bien.

ERASTE.

Mon oncle maintenant, par sa convalescence,
Fait revivre en mon cœur la joie & l'espérance :
Et je vais l'exciter à faire un testament.

Mde. ARGANTE.

Mais ne craignez rien de son ressentiment ?
Ces billets détournés ne peuvent-ils point faire,
Qu'il prenne à vos desirs un sentiment contraire ?

ERASTE.

Et voilà la raison qui me fait hasarder
A vouloir quelque-tems encore les garder.
Recevoir ce dépôt rentrer en sa puissance ;
Il accordera tout, sans trop de résistance.
Il faut, Mademoiselle, en ce péril offert,
Etre un peu dans ce jour avec nous de concert.
Voilà tous bons billets qu'il faut, s'il vous plaît, prendre.

ISABELLE.

Moi !

ERASTE.

N'en rougissez point ; ce n'est que pour les rendre.

ISABELLE.

Mais je ne sais. Monsieur, en cette occasion,
Si je dois accepter cette commission :
De ces billets surpris on me croira complice ;
En restitutions je suis encor novice.

ERASTE.

Mais j'entends quelque bruit.

SCÈNE XI.

CRISPIN, Mde. ARGANTE, ISABELLE, ERASTE

ERASTE.

(*à Crispin.*) C'Est Crispin que je vois.
A qui donc en as-tu ? te voilà hors de toi.

CRISPIN.

Allons, Monsieur, allons ; en homme de courage.
Il faut ici, ma foi, soutenir l'abordage.
Monsieur Geronte approche.

ERASTE.

O Ciel !

(*à Mde. Argante & à Iſabelle.*)

En ce moment,
Souffrez que je vous mene à mon appartement.
J'ai de la peine encore à m'offrir à ſa vue;
Laiſſons évaporer un peu ſa bile émue ;
Et, quand il ſera tems, tous unanimement
Nous viendrons travailler enſemble au dénouement ;
(*à Criſpin.*)
Pour toi, reſte ici ; vois l'humeur dont il peut être ;
Et tu m'informeras s'il eſt tems de paroître.

SCENE III.

CRISPIN, *ſeul.*

NOus voilà, grace au Ciel, dans un grand embarras
Dieu veuille nous tirer d'un auſſi mauvais pas.

SCENE IV.

GERONTE, CRISPIN, LISETTE.

GERONTE, *appuyé ſur Liſette.*

JE ne puis revenir encor de ma foibleſſe :
Je ne ſais où je ſuis : l'éclat du jour me bleſſe ;
Et mon foible cerveau, de ce choc ébranlé,
Par des ſombres vapeurs eſt encor tout troublé.
Ai-je été bien long-tems dans cette léthargie ?

LISETTE.

Pas tant que nous croyions. Mais votre maladie
Nous a tous mis dans un dérangement,
Une agitation, un ſoin, un mouvement,
Qu'il n'eſt pas bien aiſé dans le fond, de décrire :
Demandez à Criſpin, il pourra vous le dire.

CRISPIN.

Si vous ſaviez, Monſieur, ce que nous avons fait,
Lorſque de votre mal vous reſſentiez l'effet,
La peine que j'ai priſe, & les ſoins néceſſaires.
Pour pouvoir, comme vous, mettre ordre à vos affaires,
Vous ſeriez étonné, mais d'un étonnement
A n'en pas revenir ſi-tôt aſſurément.

GERONTE.

Où donc eſt mon neveu ? Son abſence m'ennuie.

CRISPIN.

Ah ? le pauvre garçon, je crois, n'eſt plus en vie.

GERONTE.

Que dis-tu là ? comment !

CRISPIN.

Il s'eſt ſaiſi ſi fort ;
Quand il a vu vos yeux tourner droit à la mort,
Que, n'écoutant plus rien que ſa douleur amere,
Il s'eſt allé jetter . . .

GERONTE.

Où donc ? Dans la riviere ?

CRISPIN.

Non, Monſieur, ſur ſon lit, où baigné de ſes pleurs,
L'infortuné garçon gémit de ſes malheurs.

GERONTE.

Va donc lui redonner & le calme & la joie ;
Et dis-lui, de ma part, que le Ciel lui renvoie
Un oncle toujours plein de tendreſſe pour lui,
Qui connoît ſon bon cœur & qui veut aujourd'hui,
Lui montrer des effets de ſa reconnoiſſance.

CRISPIN.

S'il n'eſt pas encor mort, en toute diligence.
Je vous l'amene ici.

SCENE V.

GERONTE, LISETTE.

GERONTE.

Mais, à ce que je vois,
J'ai donc, Liſette, été plus mal que je ne crois ?

LISETTE.

Nous vous avons cru mort pendant une heure entiere.

GERONTE.

Il faut donc expliquer ma volonté derniere,
Et, ſans perdre de tems, faire mon teſtament.
Les Notaires ſont-ils venus ?

LISETTE.

Aſſurément.

GERONTE.

Qu'on aille de nouveau les chercher & leur dire
Que dans le même inſtant je veux les faire écrire.

LISETTE.

Ils reviendront dans peu.

SCENE VI.

ERASTE, GERONTE, CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN, *à Eraſte.*

LE Ciel vous la rendu.

ERASTE.

Hélas ! à ce bonheur me ſerois-je attendu ?
Je revois mon cher oncle ; & le Ciel, par ſa grace,
Senſible à mes douleurs, permet que je l'embraſſe !
Après l'avoir cru mort, il paroît à mes yeux !

GERONTE.

Hélas ! mon cher neveu, je n'en ſuis guere mieux :
Mais je rends grace au Ciel de prolonger ma vie,
Pour pouvoir maintenant exécuter l'envie
De te donner mon bien par un bon teſtament.

LISETTE.

Ce garçon-là, Monſieur, vous aime tendrement.
Si vous aviez pu voir les ſyncopes, les criſes
Dont, par la ſympathie, il ſentoit les repriſes,
Il vous auroit percé le cœur de part en part.

CRISPIN.

Nous en avons, tous trois, eu notre bonne part.

LISETTE.

Enfin le Ciel a pris pitié de nos miſeres.

SCENE VII.

M. SCRUPULE, GERONTE, ERASTE, LISETTE, CRISPIN.

LISETTE.

MAis j'apperçois quelqu'un. C'eſt un des deux Notaires. (*bas à Criſpin.*)

GERONTE.

Bon jour, Monſieur Scrupule.

CRISPIN, *à part.*

Ah! me voilà perdu !

GERONTE.

Ici depuis long-tems vous êtes attendu.

M. SCRUPULE.

Certes, je ſuis ravi, Monſieur, qu'en moins d'une heure
Vous jouiſſiez déjà d'une ſanté meilleure.
Je ſavois bien qu'ayant fait votre teſtament,
Vous ſentiriez bientôt quelque ſoulagement.

Le corps se porte mieux lorsque l'esprit se trouve
Dans un parfait repos.

GERONTE.

Tous les jours je l'éprouve.

M. SCRUPULE.

Voici donc le papier que, selon vos desseins,
Je vous avois promis de remettre en vos mains.

GERONTE.

Quel papier, s'il vous plaît ? pourquoi, pour quelle affaire ?

CRISPIN.

C'est votre testament que vous venez de faire.

GERONTE.

J'ai fait mon testament !

M. SCRUPULE.

Oui, sans doute, Monsieur.

LISETTE, *bas.*

Crispin, le cœur me bat.

CRISPIN, *bas.*

Je frissonne de peur.

GERONTE.

Eh ! parbleu, vous revez, Monsieur; c'est pour le faire
Que j'ai besoin ici de votre ministere.

M. SCRUPULE.

Je ne rêve, Monsieur, en aucune façon;
Vous nous l'avez dicté plein de sens & raison.
Le repentir si-tôt saisiroit-il votre ame ?
Monsieur étoit présent aussi-bien que Madame :
Ils peuvent là-dessus dire ce qu'ils ont vu.

ERASTE, *bas.*

Que dire ?

LISETTE, *bas.*

Juste Ciel !

CRISPIN, *bas.*

Me voilà confondu.

GERONTE.

Eraste étoit présent ?

M. SCRUPULE.

Oui, Monsieur, je vous jure.

GERONTE.

Est-il vrai, mon neveu ? Parle, je t'en conjure.

ERASTE.

Ah ! ne me parlez pas, Monsieur, de testament;
C'est m'arracher le cœur trop tyranniquement.

GERONTE.

Lisette, parle donc.

LISETTE.

Crispin, parle en ma place;
Je sens, dans mon gosier, que ma voix s'embarasse.

CRISPIN, *à Geronte.*

Je pourrois là-dessus vous rendre satisfait.
Nul ne sait mieux que moi la vérité du fait.

GERONTE.

J'ai fait mon testament ?

CRISPIN.

On ne peut pas vous dire
Qu'on vous l'ait vu tantôt absolument écrire ;
Mais je suis très-certain qu'au lieu où vous voilà,
Un homme, à-peu-près mis comme vous êtes-là,
Assis dans un fauteuil auprès de deux Notaires,
A dicté mot à mot ses volontés dernieres.
Je n'assurerai pas que ce fût vous. Pourquoi ?
C'est qu'on peut se tromper. Mais c'étoit vous, ou moi.

M. SCRUPULE, *à Geronte.*

Rien n'est plus véritable, & vous pouvez m'en croire.

GERONTE.

Il faut donc que mon mal m'ait ôté la mémoire ;
Et c'est ma léthargie.

CRISPIN.

Oui, c'est elle en effet.

LISETTE.

N'en doutez nullement : &, pour prouver le fait,
Ne vous souvient-il pas que, pour certaine affaire,
Vous m'avez dit tantôt d'aller chez le Notaire ?

GERONTE.

Oui.

LISETTE.

Qu'il est arrivé dans votre cabinet,
Qu'il a pris aussi-tôt sa plume & son cornet,
Et que vous lui dictiez à votre fantaisie . . .

GERONTE.

Je ne m'en souviens point.

LISETTE.

C'est votre létargie.

CRISPIN.

Ne vous souvient-il pas, Monsieur, bien nettement,
Qu'il est venu tantôt certain neveu Normand,
Et certaine Baronne, avec un grand tumulte
Et des airs insolens, chez vous vous faire insulte ? . . .

GERONTE.

Oui.

CRISPIN.

Que, pour vous venger de leur emportement,
Vous m'avez promis place en votre testament,
Ou quelque bonne rente au moins pendant ma vie ?

GERONTE.

Je ne m'en souviens point.

CRISPIN.

C'est votre léthargie.

GERONTE.

Je crois qu'ils ont raiſon, & mon mal eſt réel.

LISETTE.

Ne vous ſouvient-il pas que Monſieur Cliſtorel...

ERASTE.

Pourquoi tant répéter cet interrogatoire ?
Monſieur convient de tout, du tort de ſa mémoire,
Du Notaire mandé, du teſtament écrit.

GERONTE.

Il faut bien qu'il ſoit vrai, puiſque chacun le dit.
Mais voyons donc enfin ce que j'ai fait écrire.

CRISPIN *à part.*

Ah ! voilà bien le diable.

M. SCRUPULE.

Il faut donc vous le lire.
»Fut préſent devant nous, dont les noms ſont au bas,
»Maître Mathieu Géronte, en ſon fauteuil à bras,
»Etant en ſon bon ſens, comme on a pu connoître
»Par le geſte & maintien qu'il nous a fait paroître ;
»Quoique de corps malade, ayant ſain jugement ;
»Lequel, après avoir réfléchi mûrement
»Que tout eſt ici bas fragile & tranſitoire...

CRISPIN.

Ah ! quel cœur de rocher, & quelle ame aſſez noire
Ne ſe fendroit en quatre, en attendant ces mots ?

LISETTE.

Hélas ! je ne ſaurois arrêter mes ſanglots.

GÉRONTE.

En les voyant pleurer, mon ame eſt attendrie.
Là, là, conſolez-vous, je ſuis encore en vie.

M. SCRUPULE, *continuant de lire.*

»Conſidérant que rien ne reſte en même état,
» Ne voulant pas auſſi décéder inteſtat...

CRISPIN.

Inteſtat !....

LISETTE.

Inteſtat !... Ce mot me perce l'ame.

M. SCRUPULE.

Faites treves un moment à vos ſoupirs, Madame.
» Conſidérant que rien ne reſte en meme état,
» Ne voulant pas auſſi déceder inteſtat...

CRISPIN.

Inteſtat !....

LISSETTE.

Inteſtat !...

M. SCRUPULE.

Mais laiſſez-moi donc lire ;
Si vous pleurez toujours, je ne pourrai rien dire.
» A fait, dicté, nommé, rédigé par écrit.
» Son ſuſdit teſtament en la forme qui ſuit.

GERONTE.

GERONTE.

De tout ce préambule & de cette légende,
S'il me souvient d'un mot, je veux bien qu'on me pende.

LISETTE.

C'est votre léthargie.

CRISPIN.

Ah! je vous en réponds.
Ce que c'est que de nous! Moi, cela me confond.

M. SCRUPULE, *lisant*..

» Je veux premierement, qu'on acquitte mes dettes.

GERONTE.

Je ne dois rien.

M. SCRUPULE.

Voici l'aveu que vous en faites.
» Je dois quatre cents francs à mon Marchand de vin.
» Un fripon qui demeure au cabaret voisin.

GERONTE.

Je dois quatre cents francs! C'est une fourbérie.

CRISPIN, *à Géronte.*

Excusez-moi, Monsieur; c'est votre léthargie.
Je ne sais pas au vrai si vous les lui devez;
Mais il me les a, lui mille fois demandés.

GERONTE.

C'est un maraud, qu'il faut envoyer en galere.

CRISPIN.

Quand ils y seroient tous, on ne les plaindroit guere.

M. SCRUPULE, *lisant.*

» Je fais mon Légataire unique, universel,
» Eraste, mon neveu.

ERASTE.

Se peut-il?... Juste Ciel!

M. SCRUPULE, *lisant.*

» Déshéritant, en tant que besoin pourroit être,
» Parens, nieces neveux, nés aussi bien qu'à naître;
» Et même tous bâtards, à qui Dieu fasse paix,
» S'il s'en trouvoit aucuns au jour de mon decès.

GERONTE.

Comment! moi, des bâtards;

CRISPIN, *à Geronte.*

C'est style de Notaire.

GERONTE.

Oui, je voulois nommer Eraste légataire.
A cet article-là, je vois, présentement,
Que j'ai bien pu dicter le présent testament.

M. SCRUPULE, *lisant.*

» *Item* Je donne & légue, en espece sonnante,
» A Lisette...

LISETTE.

Ah! grands Dieux!

M. SCRUPULE, *lisant.*

» Qui me sert de servante ;
» Pour épouser Crispin en légitime nœud ;
» Deux mille écus.

CRISPIN, *à Geronte.*

Monsieur... en vérité... pour peu...
Non... jamais... car enfin ma couche... quand j'y pense...
Je me sens suffoquer par la reconnoissance.
(à Lisette.)
Parle donc.

LISETTE, *embrassant Geronte.*

Ah ! Monsieur...

GERONTE.

Qu'est-ce à dire cela ?
Je ne suis point l'auteur de ces sottises-là.
Deux mille écus comptant !

LISETTE.

Quoi ! déja, je vous prie ;
Vous repentiriez-vous d'avoir fait œuvre pie ?
Une fille nubile, exposée au malheur,
Qui veut faire une fin en tout bien, tout honneur,
Lui refuseriez-vous cette petite grace ?

GERONTE.

Comment ! six mille francs ! Quinze ou vint écus passe.

LISETTE.

Les maris aujourd'hui, Monsieur, sont si courus !
Et que peut-on, hélas ! avoir pour vingt écus ?

GERONTE.

On a ce que l'on peut, entendez-vous, ma mie ?
(au Notaire.)
Il en est à tout prix. Achevez, je vous prie.

M. SCRUPULE.

» *Item.* Je donne & legue.

CRISPIN, *à part.*

Ah ! c'est mon tour enfin,
Et l'on va me jetter...

M. SCRUPULE.

» A Crispin....

CRISPIN, *se fait petit.*

GERONTE, *regardant Crispin.*

A Crispin !

M. SCRUPULE, *lisant.*

» Pour tous les obligeans, bons & loyaux services,
» Qu'il rend à mon neveu dans divers exercices,
» Et qu'il peut bien encor lui rendre à l'avenir...

GERONTE.

Où donc ce beau discours doit-il enfin venir ?
Voyons.

M. SCRUPULE, *lisant*

» Quinze cents francs de rentes viageres,

Pour avoir ſouvenir de moi dans ſes prieres.

CRISPIN, *ſe proſternant aux pieds de Geronte.*

Oui, je vous le promets Monſieur à deux genoux,
Juſqu'au dernier ſoupir, je prierai Dieu pour vous.
Voilà ce qui s'appelle un vraiment honnête homme!
Si généreuſement me laiſſer cette ſomme!

GERONTE.

Non ferai-je, parbleu. Que veut dire ceci?
(*au Notaire.*)
Monſieur, de tous ces legs je veux être éclairci.

M S CRUPULE.

Quel éclairciſſement voulez-vous qu'on vous donne?
Et je n'écris j'amais que ce que l'on m'ordonne.

GERONTE.

Quoi! moi j'aurois légué, ſans aucune raiſon,
Quinze cents francs de rente à ce maître fripon,
Qu'Eraſte auroit chaſſé, s'il m'avoit voulu croire!

CRISPIN, *toujours à genoux.*

Ne vous repentez pas d'une œuvre méritoire.
Voulez-vous, démentant un généreux effort,
Etre avaricieux même après votre mort?

GERONTE.

Ne m'a-t-on point volé mes billets dans mes poches?
Je tremble du malheur dont je ſens les approches;
Je n'oſe me fouiller.

ERASTE, *à part.*

Quel funeſte embarras!
(*haut à Géronte.*)
Vous les cherchez en vain, vous ne les avez pas.

GERONTE, *à Eraſte.*

Où ſont-ils donc? Réponds.

ERASTE.

Tantôt, Pour Iſabelle,
Je les ai, par votre ordre, exprès portés chez elle.

GERONTE.

Par mon ordre!

ERASTE.

Oui, Monſieur

GÉRONTE.

Je ne m'en ſouviens point

CRISPIN.

C'eſt votre léthargie.

GERONTE.

Oh! je veux ſur ce point!
Qu'on me faſſe raiſon. Quelles friponneries!
Je ſuis las, à la fin de tant de léthargies.
(*à Eraſte.*)
Cours chez elle; dis-lui que, quand j'ai fait ce don;
J'avois perdu l'eſprit le ſens & la raiſon.

SCENE VIII.

Me. ARGANTE, ISABELLE, GERONTE, ERASTE, LISETTE, CRISPIN, LE NOTAIRE.

ISABELLE, *à Geronte.*

NE vous alarmez point, je viens pour vous les rendre.

GERONTE.

O Ciel!

ERASTE.

Mais sous des loix que nous osons prétendre.

GERONTE.

Et quelles sont ces loix?

ERASTE.

Je vous prie humblement.
De vouloir approuver le présent testament.

GERONTE.

Mais tu n'y penses pas. Veux-tu donc que je laisse
A cette chambriere un legs de cette espece?

LISETTE.

Songez à l'intérêt que le Ciel vous en rend:
Et plus le legs est gros, plus le mérite est grand.

GERONTE, *à Crispin.*

Et ce maraud auroit cette somme en partage!

CRISPIN.

Je vous promets, Monsieur, d'en faire un bon usage:
De plus, ce legs ne peut en rien vous faire tort.

GERONTE.

Il est vrai qu'il n'en doit jouir qu'après ma mort.

ERASTE.

Ce n'est pas encor tout: regardez cette Belle;
Vous savez ce qu'un cœur peut ressentir pour elle,
Vous avez éprouvé le pouvoir de ses coups;
Charmé de ses attraits, j'embrasse vos genoux,
Et je vous la demande en qualité de femme.

GERONTE.

Ah! Monsieur mon neveu...

ERASTE.

Je n'ai fait voir ma flamme
Que, lorsqu'en écoutant un sentiment plus sain,
Votre cœur moins épris a changé de dessein.

Me. ARGANTE.

Je crois que vous & moi nous ne saurions mieux faire.

GERONTE.

Nous verrons: mais, avant de conclure l'affaire;
Je veux voir mes billets en entier.

ISABELLE.

Les voilà,
Tels que je les reçus, je les rends.

(*Elle préſente le porte-feuille à Geronte.*)

LISETTE, *prenant le porte-feuille plutôt que Geronte.*

Alte-là.
Convenons de nos faits avant que de rien rendre.

GERONTE.

Si tu ne me les rends, je vous ferai tous pendre.

ERASTE, *ſe jettant à genoux.*

Monſieur, vous me voyez embraſſer vos genoux;
Voulez-vous aujourd'hui nous déſeſpérer tous ?

LISETTE, *à genoux.*

Ah ! Monſieur.

CRISPIN, *à genoux.*

Eh ! Monſieur.

GERONTE.

La tendreſſe m'accueille.
Dis-moi n'a-t-on rien diſtrait du porte-feuille ?

ISABELLE.

Non, Monſieur, je vous jure; il eſt en ſon entier;
Et vous retrouverez juſqu'au moindre papier.

GERONTE.

Hé bien ! s'il eſt ainſi, par-devant le Notaire,
Pour avoir mes billets, je conſens à tout faire;
Je ratifie en tout le préſent teſtament.
Et donne à votre hymen un plein conſentement.
Mes billets ?

LISETTE.

Les voilà.

ERASTE, *à Géronte.*

Quelle action de grace !...

GERONTE.

De vos remerciemens volontiers je me paſſe.
Mariez-vous tous deux, c'eſt bien fait; j'y conſens:
Mais, ſur-tout, au plutôt procréez des enfans
Qui puiſſent hériter de vous en droite ligne;
De tous collatéraux l'engeance eſt trop maligne.
Déteſtez, à jamais, tous neveux Bas-Normands,
Et nieces que le diable amene ici du Mans;
Fléaux plus dangéreux, animaux plus funeſtes,
Qui ne furent jamais les guerres ni les peſtes.

SCENE DERNIERE.

CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

Laissons-le dans l'erreur, nous sommes héritiers.
Lisette, sur mon front viens ceindre les lauriers :
Mais n'y mets rien de plus pendant le mariage.

LISETTE.

J'ai du bien maintenant assez pour être sage.

CRISPIN, *au parterre.*

Messieurs, j'ai, grace au Ciel, mis la barque à bon port.
En faveur des vivans je fait revivre un mort ;
Je nomme, à mes desirs, un ample légataire ;
J'acquiers quinze cents francs de rente viagere,
Et femme au par-dessus : mais ce n'est pas assez ;
Je renonce à mon legs, si vous n'aplaudissez.

FIN.

390475

François]
taire universel.

NAME OF BORROWER.

McMullan
To Romance Sem.

RY | ET